France ILLUSTRATION

N° 126 — 28 FÉVRIER 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

L'ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848

Les premières journées révolutionnaires de 1848 ont été commémorées, place de la Bastille et à l'Hôtel de Ville, le 22 février. La tempête de neige ayant obligé les organisateurs à modifier le programme des cérémonies, le président de la République et le président du Conseil municipal ont prononcé leurs discours non sur la place, mais dans un salon de l'Hôtel de Ville. Ci-dessus M. Vincent Auriol accueilli par M. Pierre de Gaulle (Voir l'article et les autres photographies, pages 203 et 204.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage. — Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

PUBLICITÉ H. TERGNY

France
ILLUSTRATION

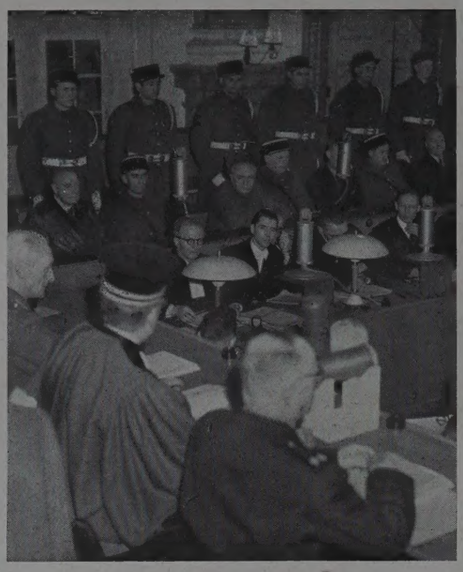
GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

QUATRIÈME ANNÉE • NUMÉRO 126 • 28 FÉVRIER 1948

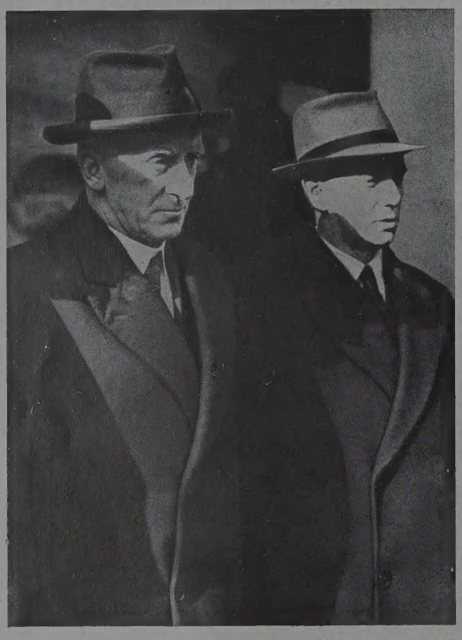
LE TOURNOI DE RUGBY DES CINQ NATIONS

Le 21 février, sur le terrain de Saint-Helen's, à Swansea, l'équipe de France de rugby a livré son troisième match international comptant pour le tournoi des Cinq Nations. Battue par l'Irlande et l'Ecosse, handicapée par le voyage et l'état du terrain, couvert de boue et de neige, sa défaite était assez généralement envisagée. Surmontant, cependant, ces éléments défavorables, elle a remporté une splendide victoire, la première au pays de Galles, sur les tenants du « poireau ». Nos avants, d'une activité et d'un courage inlassables, nos lignes arrières, intraitables en défense et fort opportunistes en attaque, arrachèrent à leurs rudes adversaires, pourtant favoris du tournoi, un succès qui se solda par le score de 11 points (3 essais de Basquet, Terreau, Pomathios et un but d'Alvarez) à 3 points (un but sur coup franc de Templin).

Le R. P. Riquet a pris pour thème général des sermons de Carême à Notre-Dame de Paris : « le Chrétien devant la vie. »



Le procès des industriels allemands Rœchling, qui sont accusés de complicité dans l'agression nazie, s'est ouvert le 16 février à Rastadt.



3e SEMAINE FÉVRIER

Une délégation polonaise, dirigée par M. Rose, arrive le 19 février à Paris pour négocier un accord financier et commercial avec la France.

M. Costello, chef du nouveau gouvernement irlandais (à droite), accompagné du général Mulcahy, ministre des Affaires étrangères.

Henry Ford II, fils du grand industriel américain, a donné à Paris une conférence de presse sur l'avenir de l'industrie automobile.

ÉVÉNEMENTS DU MONDE

O. N. U. *— Paris est choisi, le 16 février, comme siège de la prochaine session des Nations Unies : l'Assemblée générale se réunira, le 21 septembre, au Palais de Chaillot.*

La Commission pour la Palestine demande, le 16 février, au Conseil de sécurité de mettre à sa disposition une force armée destinée à permettre l'exécution du plan de partage de la Terre sainte.

La tension internationale. *— Le gouvernement de Washington dément que des conversations secrètes aient lieu à Berlin entre M. Murphy et le maréchal Sokolovski afin de rechercher un terrain d'entente entre Américains et Russes.*

Les problèmes allemand et autrichien. *— Le gouvernement soviétique adresse, le 16 février, aux gouvernements de Londres, de Washington et de Paris, une note de protestation contre la prochaine réunion à Londres d'une conférence anglo-franco-américaine sur l'Allemagne. Cette conférence est ajournée au 23 février* *(voir page 205).*

Les ministres des Affaires étrangères de Pologne, de Tchécoslovaquie et de Yougoslavie se réunissent à Prague les 17 et 18 février : ils publient un communiqué dans lequel ils protestent contre la politique anglo-américaine en zone occidentale et demandent à être consultés sur le problème allemand.

La conférence des suppléants destinée à étudier le problème autrichien s'ouvre, le 20 février, à Londres, réunissant les délégués anglais, américains, russes et français.

L'organisation de l'Europe occidentale. *— La conférence coloniale franco-britannique chargée d'élaborer une politique économique commune en Afrique se tient à Paris, les 17 et 18 février, en présence des représentants de Benelux.*

L'organisation de l'Europe orientale. *— Un traité d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle pour vingt ans est signé, le 18 février, à Moscou, entre l'U. R. S. S. et la Hongrie.*

En Tchécoslovaquie, la tension politique s'accroît. Les chefs des partis social-démocrate, socialiste, national populaire et démocrate slovaque accusent les dirigeants communistes de noyauter la police. Ceux-ci invitent, le 17 février, leurs troupes à se tenir en état d'alerte.

Belgique. *— Un accord commercial est conclu, le 17 février, entre la Belgique et l'U. R. S. S. Le gouvernement belge met fin, par des mesures énergiques, au mouvement de grève dirigé par les communistes.*

Irlande. *— M. Eamon de Valera, chef du Fianna Fail, est remplacé, le 18 février, à la tête du gouvernement irlandais, par M. Costello, candidat de la coalition des partis d'opposition.*

Etats-Unis. *— A l'élection partielle de Bronx (New York), M. Isacson, candidat du parti « travailliste », soutenu par M. Wallace, a été élu, le 17 février, à la Chambre des représentants.*

Antarctique. *— M. Gonzalès Videla, président de la République chilienne, arrive, le 17 février, dans l'île de Greenwich (dépendance des Falkland), où il inaugure une base militaire sur un territoire revendiqué par la Grande-Bretagne. Le gouvernement argentin donne son appui au gouvernement chilien. Le croiseur anglais* Nigeria *est envoyé à Port-Stanley, capitale des îles Falkland.*

Corée. *— Une « république démocratique » est instaurée dans la Corée du Nord occupée par les troupes soviétiques.*

FRANCE. *— L'Assemblée nationale adopte, les 18 et 19 février, par 340 voix contre 189, la loi sur la répression des hausses de prix injustifiées.*

M. Le Troquer est élu premier vice-président de l'Assemblée nationale le 19 février.

Le Conseil des ministres décide, le 18 février, d'appeler sous les drapeaux le 15 avril le premier contingent de la classe 1948.

Aux élections des « délégués du fond » chez les mineurs, la C. G. T. enlève 80 % des suffrages.

Union française. *— On dément, le 18 février, la démission de M. Bollaert, haut commissaire de France en Indochine, qui avait protesté contre la politique de négociations directes engagées entre les membres du gouvernement et Bao Daï. L'ex-empereur d'Annam décide de repartir rapidement pour Hong-Kong et quitte la France le 20 février.*

En Cochinchine, des opérations combinées sont en cours dans la plaine des Joncs.

LE CENTENAIRE DE 1848

Le gouvernement de la République a décidé de s'associer sous une forme solennelle aux fêtes commémoratives des Journées de février 1848. *France-Illustration* rendra compte de ces manifestations par la plume et par l'image. Dans un numéro spécial, elle restituera, grâce à l'érudition et au talent d'écrivains qualifiés, l'atmosphère, l'histoire, la vision de ces journées dramatiques qui marquèrent une étape décisive dans la conquête des libertés civiques et du progrès social.

Dimanche, le président de la République s'est incliné devant la colonne de Juillet, sous laquelle reposent les cendres des victimes de la répression. L'après-midi, M. Vincent Auriol et M. Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal de Paris, ont assisté à la fête du Drapeau tricolore et de l'Arbre de la liberté. D'autres cérémonies commémoratives auront lieu à la Sorbonne, à la Comédie-Française, au Panthéon, à la Bibliothèque Nationale.

Le sens symbolique de ces manifestations n'a pas besoin d'être souligné. La révolution de 1848 a pris naissance devant le ministère des Affaires étrangères, qui se trouvait alors sur le boulevard des Capucines. C'est là que se tenait Guizot, dont l'impopularité et l'opposition à la réforme électorale provoquaient depuis quelques jours des remous populaires. Un cortège de manifestants, remontant le boulevard, se heurta à un bataillon de ligne qui gardait le ministère — et le ministre. A la suite d'une altercation entre un manifestant et le chef du détachement, un sous-officier, croyant ce dernier en danger, fit feu. Une salve générale s'ensuivit qui coucha trente-cinq cadavres sur le sol. La foule les releva et les promena à travers les rues aux cris de : « Vengeance ! Aux armes ! » L'insurrection se propagea comme une traînée de poudre. Le 24 février au matin il y avait dans Paris quinze cents barricades. L'Hôtel de Ville et le Panthéon tombèrent aux mains des émeutiers. Les défaillances des troupes d'infanterie paralysèrent la répression. Le roi Louis-Philippe abdiqua en faveur de son petit-fils, le comte de Paris. Mais, le bruit ayant couru que le peuple allait envahir les Tuileries, il se souvint des journées d'août 1792 et s'exila. La France n'avait plus de monarque.

Si le chef de l'État et le gouvernement ont rehaussé de leur présence les solennités de la Bastille et de l'Hôtel de Ville, c'est parce que ces deux places font revivre les souvenirs les plus dramatiques de ces mémorables journées.

Le choix de la place de la Bastille pour inaugurer la série des manifestations commémoratives nous rappelle non seulement que cette place fut un des objectifs des insurgés, mais encore qu'elle a toujours été le pôle du Paris révolutionnaire, au débouché du Faubourg-Saint-Antoine, où, sur les foulées des soldats de la Fronde, foncèrent tous les émeutiers des temps modernes.

C'est sur l'emplacement de la Bastille que la monarchie de Juillet avait décidé d'ériger un monument à la mémoire des événements et des hommes de la révolution de 1830. La colonne que nous voyons aujourd'hui repose sur le soubassement qui devait porter le colossal éléphant de bronze projeté par Napoléon — réminiscence plus ou moins voulue de ses rêves de conquête asiatique. Sur cette colonne furent gravés les noms des cinq cent quatre victimes de l'insurrection de 1830. Le Génie de la Liberté fut hissé au sommet du monument le 29 avril 1840. Trois mois plus tard les restes des victimes de 1830 furent solennellement transférés dans les caveaux aménagés sous la colonne. C'est ce précédent qui motiva le décret du 2 mars 1848 ordonnant que « les corps des citoyens morts pour la République pendant les journées des 23 et 24 février 1848 seraient déposés dans ces caveaux et réunis aux cendres des combattants de 1830 ».

Le 4 mars eurent lieu des funérailles solennelles, à la Madeleine ; un immense sarcophage égyptien dressé dans l'église recouvrait les corps. Puis un char, tiré par huit chevaux blancs et atteignant la hauteur d'un troisième étage, amena les cercueils à la Bastille. Au nombre de cent quatre-vingt-seize, ils furent alignés sur les dalles qui recouvraient les morts de 1830. Ce jour-là, on hissa au sommet de la colonne une bannière aux couleurs nationales portant la date du soulèvement et un long crêpe semé d'étoiles. Huit piédestaux soutenaient des cassolettes et deux grands pylônes drapés de noir avaient été disposés autour du monument. Crémieux harangua le peuple au nom du gouvernement provisoire : « En 1789, à cette place, on prenait la Bastille. En 1830 on nous donnait la colonne de la Liberté. Aujourd'hui nous avons fondé la République. Voilà la gradation. Ce sera la dernière révolution, espérons-le, et nos neveux conserveront un culte pieux aux citoyens qui ont assuré à la France un gouvernement républicain.

Quant à la place de l'Hôtel-de-Ville, elle appartient à ce qu'on pourrait appeler la topographie révolutionnaire de Paris. Elle a vu passer les défenseurs de la Bastille en 1789, les sections parisiennes insurgées de 1792, la foule révolutionnaire de juillet 1830. Et ce fut sur cette place que stationna, tantôt orageux, tantôt frémissant d'enthousiasme, le peuple de février 1848 alors que le gouvernement provisoire se constituait dans la maison municipale.

Pendant la journée du 24, ce peuple clame sans relâche : « Vive la République ! » Les nouveaux ministres sont hésitants. Ils se demandent s'ils sont bien qualifiés pour prendre l'initiative d'un changement de régime. Paris même est-il en droit d'imposer sa volonté à la France ? Mais la foule n'entend rien à ces scrupules. Elle exige

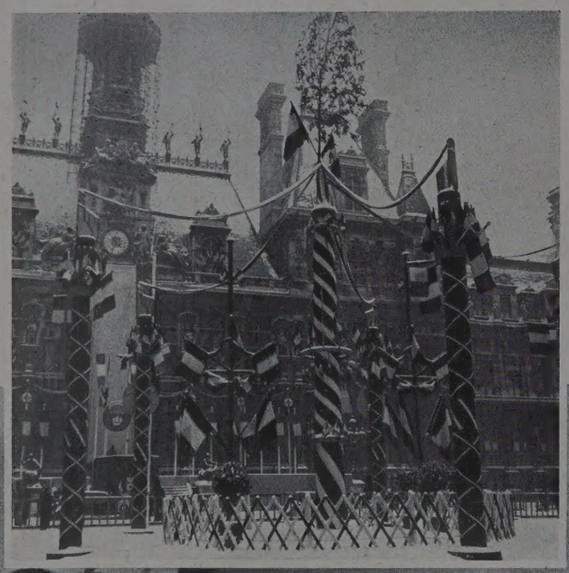
la République, et sur-le-champ. Le gouvernement cède. Timidement d'abord ; il annonce successivement qu'il « préfère », puis qu'il « veut » la République, pour s'arrêter enfin à cette formule : « La volonté du peuple a proclamé la République. Le gouvernement provisoire la déclare constituée. »

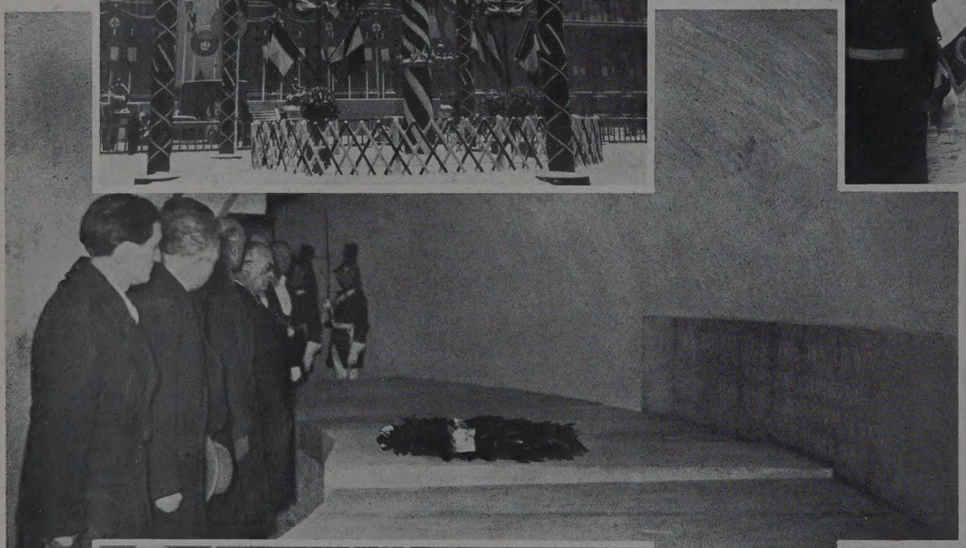
La journée du 22 févier s'est terminée par une cérémonie dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, où vont désormais avoir lieu des conférences hebdomadaires sur la Révolution de 1848. Cette cérémonie avait surtout pour objet de dégager la spiritualité de cette révolution, son caractère à la fois pacifiste et libéral qui lui acquit les sympathies de toutes les élites du monde et en fit un événement véritablement « humain ». Elle eut son contre-coup dans les principales capitales européennes : à Berlin, à Vienne, à Prague, à Varsovie, à Budapest, à Naples. Partout les nations opprimées redressèrent la tête: l'émeute parisienne apparut comme une révolte contre l'exploitation de l'homme par l'homme, contre les hypocrisies de la légitimité constitutionnelle, contre l'égoïsme des classes dirigeantes.

Sans doute une vague de réaction européenne emporta presque aussitôt les libertés conquises sur les barricades. Mais les vaincus de 1848 furent les vainqueurs de l'histoire. Les Journées de février appartiennent à la catégorie des événements qui ne produisent leurs effets qu'à terme. Ce fut une traite tirée sur l'avenir et honorée en septembre 1871 par la proclamation du régime sous lequel la France trouva son véritable climat : la République.

Les héros de 1848, qu'une génération irrespectueuse appela « les vieilles barbes », sont redevenus pour nous ce qu'ils furent pour leurs contemporains : les messagers du printemps de la liberté.

ALBERT MOUSSET.





APRÈS S'ÊTRE INCLINÉ DANS LA CRYPTE DE LA COLONNE DE JUILLET, PLACE DE LA BASTILLE, DEVANT LES TOMBEAUX DES VICTIMES DE JUILLET 1830 ET DE FÉVRIER 1848, LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A ASSISTÉ DANS L'APRÈS-MIDI A LA CÉRÉMONIE DE L'HÔTEL DE VILLE, QUI S'EST DÉROULÉE EN PRÉSENCE D'UNE FOULE ASSEZ RÉDUITE, QUI AVAIT BRAVÉ LA TEMPÊTE DE NEIGE.
Photographies *France-Illustration* (Maurice Jarnoux).

RETOUR AUX RÉALITÉS

par ROGER CÉRÉ

DEPUIS que la Conférence des Quatre s'est ajournée *sine die*, il n'y a plus, de par le monde, que quelques commissions issues de laborieuses négociations qui continuent leurs enquêtes sans attirer beaucoup d'attention.

Il semble que la scène soit vide sur laquelle nous voyions s'agiter les hommes d'Etat. Le spectacle auquel nous avons assisté depuis la fin de la guerre est momentanément interrompu, et c'est probablement à ce fait qu'il faut imputer l'impression de détente signalée dans la presse de tous les pays.

Ce qui ne signifie pas que la vie internationale en soit ralentie pour autant : elle continue sous d'autres formes plus normales. Mais on peut aussi remarquer une autre évolution : chacun des grands Etats aligne sa diplomatie sur ses intérêts. On dirait que l'idéologie cède du terrain devant un réalisme que les conditions matérielles de notre après-guerre tendent à faire prédominer.

L'U. R. R. S., n'ayant aucune tribune à sa disposition pour y lancer l'anathème, a dû prendre la voie des chancelleries pour protester par quatre notes contre les initiatives ou les actes du gouvernement américain. Dans la première, Moscou reprochait aux Etats-Unis l'utilisation qu'ils faisaient de la base aérienne et navale de Mellala, en Cyrénaïque, comme contraire au régime des colonies italiennes. Par

Les ministres des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, de Pologne et de Yougoslavie, réunis à Prague

Bruxelles a connu une grève totale des postiers.

la seconde, le Kremlin déclarait inadmissible le séjour de navires de guerre américains dans les ports italiens. La troisième dénonçait le survol par des avions américains du trafic des bateaux russes dans la mer Jaune et dans la mer du Japon. Enfin, la dernière était relative à l'Iran, où l'activité de la mission militaire des Etats-Unis est considérée comme une violation des traités. Avec courtoisie, mais avec la plus grande fermeté, le Département d'Etat a réfuté les affirmations russes, justifié son attitude et rejeté les protestations. Et l'incident a été clos, sans conséquences apparentes sur la situation. A ce même moment, Moscou annonçait que, relativement au règlement autrichien, les négociations pourraient reprendre sur une base qui se rapproche sensiblement des propositions faites par la France. Cependant que l'on se félicitait du désaveu infligé par la presse soviétique aux affirmations lancées par le ministre bulgare, Dimitrov, annonçant la future création d'une fédération balkanique, le général Sokolovski, dont on attendait qu'il jetât feu et flamme à la réunion du Conseil de contrôle allié à Berlin, se montrait, au contraire, fort modéré, quoique réservé, et l'ambassadeur des Soviets à Washington, Panouchkine, affirmait que les échanges entre son pays et les U. S. A. devaient s'intensifier après le règlement du compte prêt et bail.

Faisant état de ces faits, certains publicistes anglo-saxons ont lancé l'idée que des conversations secrètes allaient s'engager entre les gouvernements de Washington et de Moscou, et qu'un rapprochement en résulterait. Ils ont en faveur de leurs hypothèses cet argument de fait que les renversements de la politique extérieure de l'U. R. S. S. sont devenus une règle.

En attendant que l'on puisse vérifier ces suppositions, les deux Grands n'en continuent pas moins leur marche vers la formation de leurs zones d'influence : la Russie a commencé la sienne dès la Conférence de Yalta, les Etats-Unis, beaucoup plus tard, le 12 mars 1947.

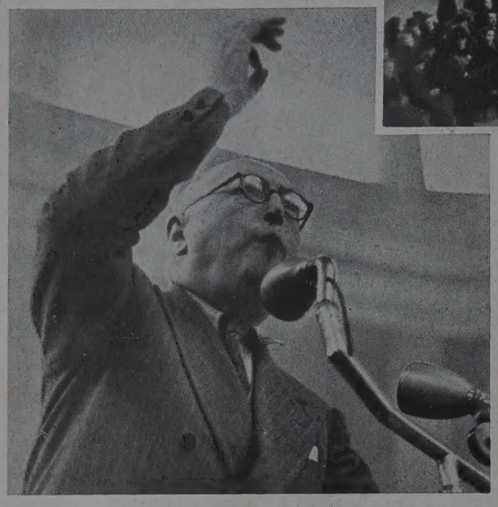
L'U. R. S. S. vient d'ajouter à tous les traités qu'elle a conclus avec ses voisins un nouvel accord avec la Roumanie. Ce traité est déclaré : d'amitié et d'assistance mutuelle, il comprend six articles et se renouvellera, sauf dénonciation, de cinq ans en cinq ans. Les deux parties s'engagent à prendre en commun les mesures pour éviter « tout danger de retour d'agression de la part de l'Allemagne ou de tout autre Etat qui s'allierait à l'Allemagne, directement ou de toute autre façon » et à se prêter une aide miliaire au cas où l'une des deux serait engagée dans des opérations militaires contre l'Allemagne ou tout autre Etat allié à elle.

A l'ouest, la Russie est entourée de républiques populaires liées entre elles deux par deux, et chacune d'elles avec Moscou. A l'autre extrémité de l'immense fédération soviétique il en est de même : République autonome de Tanon-Touva, République de Mongolie intérieure ; enfin, le 16 février, une république populaire était créée en Corée.

Au même moment, les U. S. A. ont signé un traité beaucoup plus précis avec l'Italie. Le contrat porte essentiellement sur les relations économiques, les deux Etats s'accordant le

A la dernière réunion du Conseil de contrôle allié à Berlin, le général Sokolovski a été très conciliant.

Pietro Nenni, chef du parti socialiste italien, prononce un discours à une réunion du Front populaire italien, à l'ouverture de la campagne électorale.



bénéfice de la clause de la nation la plus favorisée, et sur le statut réciproque des citoyens dans les deux pays. Le traité ne sera applicable qu'après ratification par le Sénat américain et le parlement italien.

Les U. S. A. ont apporté une aide à la Grèce et à la Turquie, pris position en Palestine et dans les pays arabes, en Iran, traité avec l'Italie, envoyé des navires de guerre mouiller dans les ports italiens et vont utiliser une base navale et aérienne en Cyrénaïque. La Méditerranée est devenue une zone d'influence américaine et, dans la partie orientale, cette prépondérance, essentiellement économique, se développe au détriment de la France, définitivement écartée, et de l'Angleterre, en proie aux pires difficultés.

Ainsi se sont établies les positions des deux Grands, entre lesquelles les autres Etats se trouvent placés et pour lesquels le problème est de choisir.

Dans un discours récent, M. Bevin proposait une organisation de l'Europe occidentale comme but d'une politique commune, contre une hégémonie possible de l'U. R. S. S. et avec l'aide matérielle des Etats-Unis. A cette initiative, les Etats du Benelux, avec lesquels des négociations ont été ouvertes, ont répondu favorablement, mais à la condition que l'intégration éventuelle de l'Allemagne de l'Ouest au système ne se fît qu'avec leur agrément.

Les Etats scandinaves se sont montrés plus réticents, et, dans son discours devant le parlement suédois, M. Under, ministre des Affaires étrangères, a déclaré que son pays ne désirait, en aucun cas, se fondre à aucun bloc de puissances soit par une alliance formelle, soit par une adhésion tacite impliquant une action militaire en cas de conflit.

Et il en est de même du discours prononcé par notre ministre, M. Bidault, dont on ne peut tirer aucune conclusion formelle.

Les positions pourront se préciser à la Conférence de Londres entre les Trois : U. S. A., Angleterre et France, dont on a annoncé la remise au 23 février prochain. En attendant cette réunion, la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie viennent, à Prague, de définir leur politique à l'égard de l'Allemagne : les trois Etats se déclarent attachés à l'accord de Potsdam, dont ils déplorent l'abandon éventuel. Comme les Etats du Benelux, ils demandent à être consultés.

Tels sont les alignements nouveaux de la politique internationale qui se font en dehors des organisations mondiales, impuissantes et momentanément effacées. Quelle que soit la force des idéologies, elles paraissent céder sous les coups des réalités matérielles, qui prennent leur revanche. Si la paix n'a pas pu s'établir par les doctrines, il serait assez paradoxal qu'elle trouvât une raison de s'imposer, par les faits économiques, comme une nécessité.

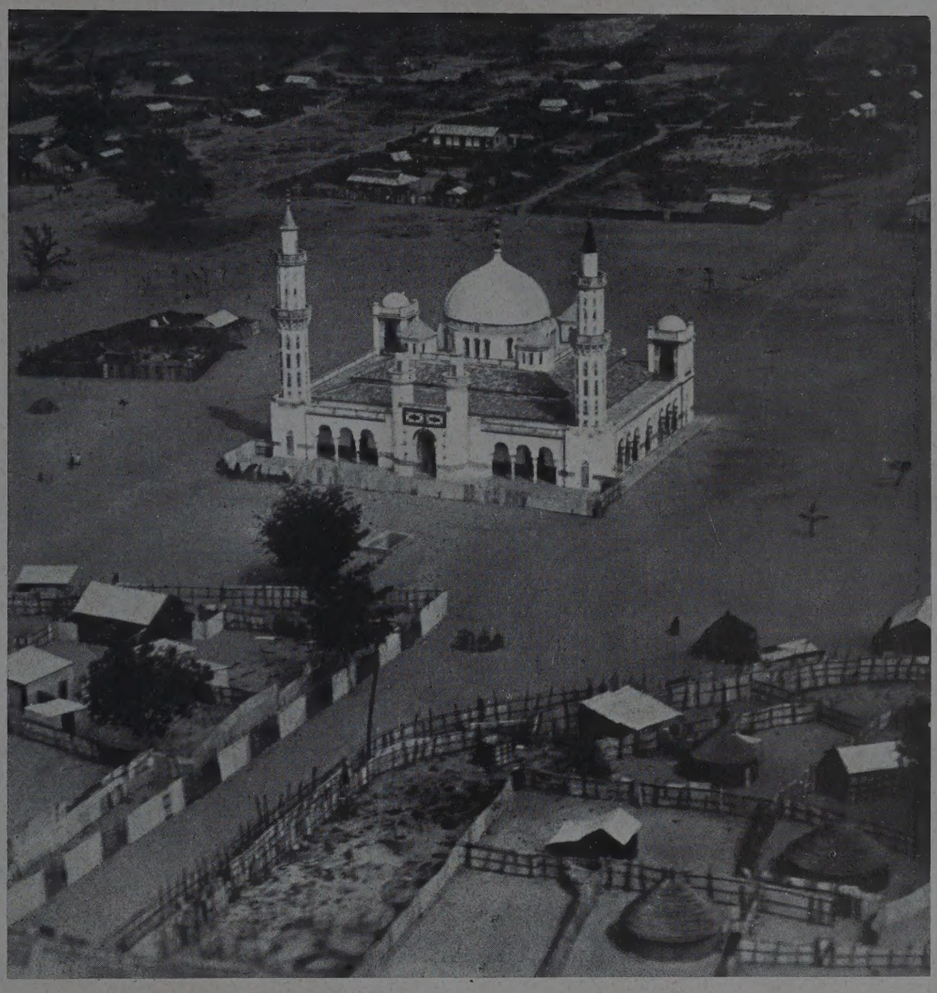
M. de Gasperi, chef du gouvernement italien et leader du parti démocrate-chrétien, s'adresse à ses partisans devant la basilique de Mayence, à Rome.

Phot. A. P., Keystone, Actualité et N. Y. Times.

A TRAVERS L'AFRIQUE D'AUJOURD'HUI (*)

MUSULMANS DE L'AFRIQUE NOIRE

par notre envoyé spécial MAURICE GENEVOIX, de l'Académie française



Vue aérienne de la grande mosquée de Diourbel, au Sénégal, sur la route de Thiès à Touba.

La nuit était fort avancée quand nous partîmes pour Diourbel. Nous devions, le lendemain dimanche, assister à Touba au pèlerinage annuel des Mourides. M. Berlan, directeur des Affaires politiques auprès du haut commissaire, avait organisé ce voyage. Je lui en dois un gré bien vif, ainsi qu'à l'administrateur Capelat, commandant le cercle de Diourbel, pour les facilités précieuses que j'ai trouvées sur place grâce à lui.

Le voyage, pourtant, avait mal commencé. Le sombre chauffeur, qui pilotait notre voiture américaine — sombre par sa veste d'alpaga noir, sa noirceur de peau intégrale, sa barbiche, et même par la blancheur encrassée de son casque — conduisait à une allure telle, si mécanique dans son accélération continue qu'une méfiance vague m'avait tout de suite taquiné.

Nous venions de traverser Thiès, de bondir des quatre roues sur les rails d'un passage à niveau, quand la voiture s'arrêta. Ce n'était qu'un gicleur bouché. Le chauffeur déposa son casque, sauta à terre et souleva le capot. Il était 1 heure du matin. A 3 heures, nous pouvions contempler encore les feux rouges et verts des signaux, écouter dans la nuit les hurlements inextinguibles des chiens alertés par nos phares, tandis que l'homme sombre, à plat ventre, jouait dans la poussière de la piste avec un puzzle de petites vis et d'écrous. Nos efforts conjugués, dans le flottement d'un sommeil étrange, accroupis et debout tour à tour, vinrent miraculeusement à bout de ce carburateur perfectionné. Le plus miraculeux fut que la voiture repartit.

A 4 heures, nous arrivions enfin à la résidence de Diourbel, accueillis par un homme grisonnant, à la voix rieuse et sonore. Peu s'en fallut que la collation, les boissons fraîches ne nous retinssent jusqu'au matin. Nous avions pourtant dû dormir, une heure ou deux, dans la tiédeur ventilée d'une grande chambre où glissait l'air nocturne venu de la véranda, quand le plein jour nous trouva sur la piste. Nous roulions vers M'Backé et Touba, qui dans la belle votiure américaine, qui dans le pick-up de l'administrateur (1).

Nous avions été rejoints, à Diourbel, par un notable, le chef de canton Ely Manel Fal, descendant des « tègnes » du Baol. Tègne, cela signifie quelque chose comme roi, ou grand chef. Dans le pays Kayor, on dit « damel ». Beaucoup de ces fils de rois sont devenus ainsi chefs de canton. Appointés par la France, ils assurent les relations directes avec les indigènes, recouvrent les impôts, recensent, signalent les maladies, les épidémies naissantes, recueillent les doléances, qu'ils transmettent au commandant du cercle ou de la subdivision. Si leur rôle administratif est ainsi fort important,

(*) Voir *France-Illustration* du 21 février 1948.

(1) Ces pick-up sont d'excellentes voitures de brousse, des camionnettes, encore américaines, robustes, bien suspendues, et dont la spacieuse caisse arrière permet d'emporter avec soi les provisions, les lits Picot ou les voyageurs de surcroît.

leur influence personnelle peut s'avérer plus importante encore, et plus utile, quand la confiance existe entre eux et nous, quand leur loyalisme est sincère.

Celui-ci a été député à la Constituante d'Alger. C'est un Noir splendide, corpulent, dont la soixantaine a enneigé les cheveux, mais n'a point flétri les traits ni courbé la stature majestueuse. Drapé de blanc, de bleu de nuit, de pourpre, une calotte écarlate sur le chef, un foulard de soie blanche au cou, sur le sein des décorations en brochette où rutile la rosette de la Légion d'honneur, il s'exprime en un français aisé, avec une dignité naturelle, cordiale et volontiers rieuse. Son visage plein, rebondi, aux yeux vifs respire l'intelligence et la finesse.

A M'Backé, second chef de canton, el Hadj Momar Lissa Hadj, car il revient de La Mecque. Aussi grand, aussi maigre qu'Ely Manel est volumineux, non moins somptueux dans sa mise d'apparat, mais vêtu comme un émir d'Orient : des draperies blanches, une coiffe carrée, piquée de chaque côté du front de deux ornements orfévrés, deux boules creuses d'or filigrané d'où retombe, comme les pans d'un pschent, un fin voile blanc qui encadre le noir visage. Chef du lâ (ou canton de M'Backé, il nous prie dans son carré, à sa table, quand nous reviendrons de Touba.

Tout cela est à peine cérémonieux, empreint surtout de souriante gentillesse. Les poignées de main s'échangent, la conversation s'anime vite, tandis que le klaxon mugit et que l'auto poursuit sa route à travers deux ruisseaux humains, denses, serrés qui se rejoignent en avant de nous et roulent à travers la plaine fauve dans une buée de poussière lumineuse. On dirait qu'ils clapotent de crânes ras et laineux, de bonnets ronds, de chéchias, de turbans. Des visages nus ont des miroitements de vaguelettes, brochant en éclats sombres sur la soie fraîche des boubous, des robes ramagées et fleuries. Derrière nous aussi, désormais, aussi loin que porte le regard, c'est le même torrent de têtes noires, d'étoffes claires, parcouru tout entier d'ondulations brèves et heurtées, mais qui toutes se fondent dans une espèce de danse glissante, soulevée par les milliers de pas.

Tous ces gens vont « mon pied la route ». C'est demeuré, ici, l'ordinaire moyen de voyager. Peu ou pas de chevaux, de vaches de selle, comme j'en verrai tant au Soudan. L'âne, le chameau sont surtout bêtes de somme. Quelle différence, d'ailleurs, entre les bourricots d'Afrique du Nord, pauvres bêtes efflanquées et galeuses, et ces petits ânes d'Afrique noire, pimpants, lustrés, d'un gris souris ou isabelle ravissant, délicatement marqués de zébrures sombres tracées comme au pinceau sur l'échine, autour des jambes ! Leur robustesse gracieuse évoque l'animal sauvage, l'onagre ; mais leurs grands yeux, veloutés et doux, disent la confiance en l'homme et l'amitié.

A M'Backé, à travers les boubous et les robes, un adolescent nu, intégralement nu, sauf un collier de gris-gris pendus au cou, va son chemin en souriant dans le vague. Chacun, doucement, lui laisse la place. Il poursuit, s'arrête, repart, souriant toujours, avec des gestes légers et des paroles confuses, comme s'il causait avec des ombres. C'est un simple d'esprit, l'innocent du village, personnage sacré qu'entoure une amitié craintive et tendre. Des volailles effarouchées gloussent et piaillent, des chèvres noires bondissent en bêlant, la rumeur de la foule monte et s'enfle avec la poussière.

A mesure qu'on approche de Touba, des remous la parcourent et la brassent. D'autres flots de pèlerins cheminent à contre-courant, refluent, débordent aux rives de la piste. Le *gamou* des Mourides en est à sa troisième journée.

Mais, en dépit des nuits sans sommeil, des cris, des litanies épuisantes, la ferveur et l'exaltation ont grandi depuis l'avant-veille.

D'autres cris, des rires éclatants, des gesticulations exubérantes saluent nos voitures au passage. Des visages avides se penchent, cherchant à travers les glaces à reconnaître la silhouette d'un marabout, d'un grand chef, d'un homme à vénérer dont on puisse toucher au vol une main, le pan d'un vêtement, la babouche, la poussière qu'a soulevée sa semelle. Toute cette foule innombrable reste comme affamée de bénédictions, de barakas, d'éloquence pieuse.

Des chants s'élèvent, des psalmodies interminablement scandées. Au milieu du flux incessant, de petits groupes demeurent plantés, fixes comme des pointes d'écueils : trois hommes, quatre hommes qui se font face, et qui s'enchantent jusqu'au vertige d'une mélopée cent et cent fois recommencée : « Je cherche mon pardon auprès du Dieu de Majesté... Il n'y a d'autre divinité que Dieu... » Ils se balancent d'une hanche sur l'autre, s'inclinent, rapprochent leurs têtes à mêler leurs haleines, pressent leurs tempes de leurs paumes comme pour contenir la fièvre qui les gonfle. Battements du sang, rythme envoûtant des voix... On voit étinceler leurs yeux sombres, s'agiter leurs langues roses dans l'antre de leurs bouches béantes; une salive cotonneuse s'épaissit et sèche à leurs lèvres. Par intervalles, l'un d'eux titube. Mais un sursaut des voix le soulève, le maintient debout. Et il reprend ses balancements, en criant plus fort que les autres.

Touba ! Touba ! Dans l'immensité fauve, une faible colline se hausse, une butte au faîte arasé, où quelques arbres mettent de rares taches d'ombre. Et les pentes, l'étendue du plateau grouillent d'une cohue si compacte que son apparition soudaine provoque d'abord l'effarement. Ces Mourides, disciples et fidèles du grand Sérigne Amadou Bamba, puis de ses fils, sont aujourd'hui plus de cent mille. C'est à croire qu'ils sont tous ici. Il s'avérera, d'ailleurs, qu'il en est réellement ainsi, à une ou deux dizaines de milliers près.

Pour moi, passant, il n'était pas possible de rencontrer une image plus saisissante, sans doute de prendre au contact des faits une notion plus aiguë de ce qu'est l'Islam en Afrique noire. Cette confrérie, cette secte des Mourides, particulièrement typique et vivace, est d'abord maraboutique. Il en va ainsi, en pays noir, de tous les autres groupements musulmans. C'est leur caractère essentiel, en dépit des variantes, qui tiennent précisément à la personne des marabouts. Au dire des observateurs les mieux au fait, les indigènes convertis n'ont guère pris de la religion du Prophète que ses rites et ses disciplines formels. La spiritualité profonde leur en est restée étrangère. Comme il était naturel, leur religiosité propre, fétichiste, anthropolâtrique, des siècles d'une coutume éprouvée sur le plan juridique et social, les prescriptions d'une morale très ancienne qui ne manque ni de noblesse ni d'élévation humaine, pour tout dire d'un mot, leur âme, n'ont point manqué de transformer et d'adapter à leur convenance cette religion apportée par les Maures nomades. Socialement, elle les grandissait et les libérait à leurs yeux. Ils se sentaient échapper, par elle, à l'absolutisme temporel des chefs, tègnes, damels ou bours autocrates. Mais, peu à peu, leur docilité, leur besoin de se sentir dirigés et protégés, leur inquiétude et leur timidité devant des responsabiltés individuelles trop lourdes les ont groupés sous une autorité nouvelle, celle du chef religieux, du marabout, saint et intercesseur, en communication directe avec Dieu, et qui, en compensation des dons de leur travail, assume le poids de leurs péchés et les délivre dans ce monde du souci de leur salut.

Tout cela est très explicite dans l'enseignement et l'apologétique personnels du grand Sérigne Amadou Bamba. D'investiture quadrïa, ayant reçu l'ouerd de Cheik Sidia, le grand marabout maure, il s'est montré très habilement et opportunément éclectique, jusqu'à se proclamer l'apôtre et l'initiateur d'une Voie nouvelle, celle d'Ahmed ben Mohammed ben Habib Allah, autrement dit Amadou

Ci-contre : *Bassirou M'Backé, grand marabout des Mourides, et Ely Manel Fal, ancien député à la Constituante d'Alger.*

A droite : *la foule des pèlerins mourides à l'entrée de la grande mosquée de Touba, alors qu'elle était en construction.*

Bamba. Il est « celui qui connaît son Seigneur », et cette connaissance directe fait de lui «le soutien de ceux qui seront sauvés », pratiquement, « le Maître des Mourides ». Toutes ces expressions sont de lui. Les textes de sa main abondent, moins codification de doctrine que suite de prescriptions morales, de sermons impératifs : « Sois comme le petit âne chargé de mil, qui ne mangera pas la charge qu'il porte. » Et encore : « Supporte la faim avec patience. Ne revêts pas de beaux boubous. Suis ton marabout avec l'acharnement du lion qui piste sa proie, la rapidité du charognard fonçant sur le cadavre qu'il a découvert dans la brousse. Suis-le comme le chien suit son maître. » Il n'est jamais à court d'images, de

Au faîte de la colline, on voit émerger du sable, ou plutôt de la mer humaine, une muraille grise, vaguement argentée dans le plein soleil. Haute à peu près de deux tailles d'homme, laissant voir çà et là dans l'épaisseur de son béton les nœuds des fers qui l'arment puissamment, déjà percée en son chevet de triples ouvertures cintrées par où bleuit et rayonne le plein ciel, on ne saurait dire encore qu'elle préfigure ce que sera la grande mosquée mouride. Mais elle permet d'imaginer tout au moins ce qu'en seront l'ampleur et la masse. Pour ce pays, pour ces gens pauvres, c'est prodigieux.

La mosquée africaine, c'est presque toujours une paillote, une case à peine plus grande que

C'est comme une suite de plongeons heurtés, dans une sensation continue de vertige et d'éblouissement.

Le soleil, le tournoiement des pagnes clairs, des têtes noires, les vociférations qui nous heurtent au visage, le rythme sourd, obsédant de tam-tams qu'on ne voit pas, des beuglements de haut-parleurs, tout nous assaille et nous roule à la fois. Nos gardes crient aussi, avec une vigueur impérative, plus efficace que leurs coups de croupe et la raideur de leurs poignes noires rivées aux fûts de leurs chasse-pots. Aucun d'eux ne se montre brutal. La foule s'écarte d'elle-même, autant que le lui permet son incroyable densité.

Exaltée et vibrante, portée depuis trois jours

symboles familiers qui ne pêchent point par hermétisme et qui atteignent ainsi leur but : rompre la volonté du disciple, le détacher des biens de ce monde pour les abandonner au marabout.

Aujourd'hui, trente ans après la mort de son fondateur et grand maître, le mouridisme, resté bien vivace, tend à accroître encore le nombre de ses adeptes. On a pu croire que la disparition du grand Sérigne et le jeu des rivalités entre ses frères et lieutenants entraîneraient une désagrégation rapide. Il n'en a rien été. Les marabouts se sont montrés assez avisés pour sauvegarder la continuité de l'ordre, fût-ce au détriment apparent de leurs ambitions personnelles. Mohammed Mostafa, fils aîné d'Amadou Bamba, lui a succédé comme grand Sérigne. Il l'est resté jusqu'à sa mort, en juillet 1945. Depuis, c'est son frère cadet, Falilou M'Backé, qui régente la confrérie, assisté de son frère, Bassirou M'Backé et de son neveu, Chir M'Backé, ou Cheïkhou, fils de Mohammed Mostafa et petit-fils d'Amadou Bamba.

Ce que j'ai vu à Touba même, le jour du grand gamou des Mourides, laisserait à croire que son prestige et son autorité ne sont pas aussi solides que ceux de ses prédécesseurs. Mais j'y reviendrai tout à l'heure.

les autres, un simple enclos voué à la prière. Même dans les escales populeuses, dans les villes, elle n'est d'ordinaire rien d'autre qu'une espèce de cabane fragile, faite de torchis ou de carreaux de plâtre, couverte de tôle ondulée, parfois flanquée d'un minaret carré, accroché à un angle et pareil à une niche à chien.

La mosquée de Touba sera un temple énorme, durable, peut-être beau, fait pour attirer et accueillir des foules. Si tant est qu'il s'agisse de choses réellement comparables — et d'ailleurs le climat, l'ambiance humaine, par l'intensité même de leur présence gardent des assimilations aventureuses — on ne peut s'empêcher d'évoquer d'autres grands sanctuaires religieux, comme suscités hors du néant par l'élan collectif d'un peuple. Cet élan, le spectacle que j'ai sous les yeux m'en livre comme d'un coup la puissance et la brûlante ardeur. Ce sont là des conjonctures humaines qui saisissent l'être et vont loin en lui.

Nous sommes montés vers la mosquée, frayant ardûment notre route dans l'épaisseur des corps serrés. Sans doute n'y parviendrions-nous pas si des gardes de cercle, faisant barrage avec leurs fusils, ne réservaient autour de nous, juste le temps d'un pas, puis d'un autre, un espace vide où nous nous jetons.

à un degré de fièvre que trahissent la crispation des traits et l'éclat brûlant des regards, on ne la sent point dangereuse, sinon par son énormité même. Ce que veulent ces paysans ouolofs, je m'en rends mieux compte à présent que je suis mêlé à eux, comme englouti dans leur masse même, c'est encore, toujours des barakas ; c'est encore toucher la main d'un homme de Dieu, le pan flottant de son boubou, recevoir dans leurs paumes creusées un jet de sa salive tiède, seulement le voir, se jeter à ses pieds, hurler vers lui leur joie et leur ferveur.

Le remous que provoque notre approche dans l'instant même crée un contre-remous : le reflux des fidèles insatiables qui se ruent de tout leur être, ayant senti, flairé l'approche possible du Sérigne, de son frère, de son neveu, d'un cheikh entre les cheikhs mourides. Ils s'élancent des épaules, à plein corps, avec des geignements gutturaux, des râles bas où l'on sent gronder une espèce de concupiscence. Déçus, mais réjouis quand même par la prestance d'Ely Manel Fal, par la haute stature blanche de Momar Lissa, le Hadj couronné d'or qui revient de La Mecque. Et ils sourient, comblés, encore une fois soulevés au-dessus d'eux-mêmes, de leur fatigue, de leur peine d'hier et de demain.

Chaque année, une foule considérable se rend en pèlerinage à la mosquée de Touba, où repose le grand Sérigne Amadou Bamba, père des Mourides.

De loin en loin, par une brève éclaircie, le regard peut s'échapper, s'enchanter d'un groupe, d'un détail, entrevoir deux femmes côte à côte, grandes et minces, drapées dans des boubous neigeux, aux longs plis simples, qui ont la noblesse d'un péplos. Elles se sentent regardées, se retournent et sourient par-dessus leur épaule.

Un peu plus loin, le battement proche d'un tam-tam nous attire. Au milieu d'une aire exiguë, cernée et presque jonchée par les corps agglutinés, quelques jeunes hommes à demi-nus se trémoussent confusément. Des paumes, du pouce ils font sonner, ronfler la peau tendue des tabalas. Ils chantent, ils dansent, se disloquent, la tête ballante, d'une pâleur grise, colmatée de sueur et de sable, qui leur colle sur la face un masque d'épuisement douloureux.

Ayant gravi les quelques hauts degrés qui exhaussent le seuil de la mosquée, nous pénétrons dans son enceinte. Elle nous apparaît presque vide, incendiée de soleil entre ses murailles tronquées, sans ombre, car l'astre est presque à son zénith. Le sable épais étouffe le bruit des pas. Mais là-bas, vers le fond, monte un grondement de foule prisonnière, tournant sur place dans une giration affolée. C'est là qu'est le tombeau du dernier grand Sérigne, mort dix-huit mois auparavant.

Une vaste cage, à barreaux de fer, qui protège un mausolée de bois, une maisonnette de planches enluminées de couleurs vives, du vert, du rouge surtout, qui vaguement incendie la pénombre. Entre le mausolée et la grille on a ménagé un passage, une allée quadrangulaire où les fidèles peuvent défiler. Ils s'y bousculent encore, hommes et femmes, sous le regard d'un vieillard décharné, vêtu de blanc, au sourire étrange et doux. Lassitude, indulgence, tristesse, onction, ce vieux visage sensible et ravagé en irradie doucement dans l'ombre. Autour de lui, la clameur s'apaise. C'est comme un îlot de silence où les corps tournoient d'une seule masse à demi fantomatique, une bousculade murmurante, parcourue de soupirs étouffés.

La ruée, ce matin, s'est calmée. Mais les traces qu'elle a laissées donnent à penser ce qu'elle a dû être. Le sable, foulé par des milliers de pas, en reste floconneux jusque dans sa profondeur. Les barreaux de la grille nous apparaissent tordus, couchés à hauteur d'homme par des poussées aveugles et terribles. Les planches du mausolée ont craqué, défoncées par des vagues de fond, des écroulements de corps soulevés et retombant. Le vieux gardien nous montre tout cela, hochant doucement sa tête blanche : cette profanation, c'est triste. Mais il faut excuser, pardonner au zèle furieux, à la ferveur des bons Mourides. A nos pieds, un grand coffre de bois, bardé de fer, bée largement, couvercle abattu. Il déborde de billets de banque, foulés, bourrés à coups de talon. Mais il y en a trop, ils ont glissé dans le couvercle, l'emplissent aussi, en ruissellent, couvrent le sable d'un tapis multicolore, s'y ensevelissent comme des feuilles sèches qu'on entend chuinter sous les pas. Au fond de son tombeau de planches, la dépouille du marabout défunt a dû frémir sous le piétinement généreux de son peuple.

Dehors, nous retrouvons les cris, les battements énervés des tam-tams. Au sud de la mosquée, la foule est un magma houleux dans lequel nous plongeons de nouveau. Il bat de ses remous une petite construction basse, une sorte de hangar béant sur l'une de ses faces. Soulevés, entraînés, cramponnés aux vestes des gardes, c'est vers lui que nous dérivons : nous allons voir les marabouts vivants.

(A suivre.)

LE PARDON DES TERRE-NEUVAS

par

notre envoyé spécial JEAN-FRANÇOIS VIRENQUE

Du haut du bastion de la Hollande, Mgr Rocques, archevêque de Rennes, bénit la mer, que les bateaux vont reprendre.

SAINT-MALO vient de célébrer son vingt-deuxième pardon des terre-neuvas, le premier grand pardon depuis 1940, le premier depuis la furieuse tourmente qui réduisit la fameuse cité corsaire à ce chaos de ruines que nous visitions il y a déjà deux ans (1). Ainsi, alors que la reconstruction n'en est encore qu'à ses premiers pas, puisque seuls deux groupes d'immeubles sortent lentement de terre tandis que le reste de la ville présente le même spectacle désolé, Saint-Malo arme déjà pour la grande pêche !

Sans doute n'est-ce pas encore le départ massif vers les bancs — huit chalutiers et deux voiliers seulement vont partir de Saint-Malo en ce début de campagne — et combien de Malouins, en ce dimanche maussade de février, songeaient aux pardons d'autrefois, où les navires, si nombreux, devaient s'amarrer sur trois rangs ! Quarante ou cinquante trois-mâts côte à côte, arborant le grand pavois, dressant leurs forêts de mâts tout au long du bassin Vauban et embaumant le goudron, la peinture fraîche et la saumure, ces essences de la marine à voile qui faisaient rêver de partances : quel spectacle inoubliable !

Les touristes du mois d'août ignoraient ce Saint-Malo des brumes, aux quais le plus souvent luisants de pluie, encombrés de doris et de rouleaux de cordages. Quand ils arrivaient, les navires étaient partis depuis longtemps, les bassins étaient vides et il ne restait que le vieux terre-neuvier transformé en musée où les dames en robes claires hésitaient à descendre les échelles tandis que le gardien (vingt-cinq ou vingt-six années de campagnes) montrait les panoplies d'hameçons *à ces gens de Paris qui pêchent la crevette à la poissonnerie* et soufflait dans la corne de brume, sans dire, par fierté, que sur les bancs le doris qui ne l'entendait pas ne revenait presque jamais.

Mais la grande époque, celle dont les capitaines en retraite disent que c'était le temps où il y avait encore des marins, est maintenant définitivement révolue. Les grands terre-neuviers de bois et de fer ont disparu. Peut-être en reste-t-il en tout cinq ou six dans le monde, dont les deux cordiers à moteur que Mgr Rocques a bénis et qui vont repartir encore une fois.

Ce vingt-deuxième pardon a donc consacré la mort de la marine à voile, la fin des *torcheurs de toile*, et peut-être est-il plus poétique de penser que, si nous ne revoyons plus les fameux trois-mâts, ce n'est pas parce que la vapeur doit gagner la bataille du

---

(1) Voir *France-Illustration* du 2 mars 1946.

Peu avant le départ, un matelot embarque dans un des canots de sauvetage les barils d'eau douce qui, en cas de naufrage, préserveront l'équipage de la soif.

Déchargement du sel dans une des cales du Colonel-Pleven, *un des chalutiers construits aux Etats-Unis, à Bath, sous la direction d'ingénieurs français.*

Une des quatre cales du Colonel-Pleven, *qui peut ramener en un voyage près de 2.500 tonnes de poisson, alors qu'un voilier n'en rapportait que 300 tonnes.*

La machinerie de ce même navire, qui est mû par un moteur diesel de 1.320 CV. Le règne de la voile est bien terminé. Les marins sont devenus ingénieurs.

progrès, mais parce qu'ils n'ont pas voulu survivre à Saint-Malo. En 1934, le président du syndicat des armateurs de la cité corsaire disait, à la fin du banquet traditionnel qui clôture le pardon : « Le jour où nos trois-mâts disparaîtront, ce sera un peu de l'âme de Saint-Malo qui s'en ira. » Pouvait-il prévoir qu'un jour Saint-Malo disparaîtrait aussi ? Puisque ce jour, hélas ! est venu, n'est-il pas un peu normal que les trois-mâts aient cessé d'exister en même temps ? Il faut donc tourner la page : le règne des chalutiers est arrivé. Pouvait-il, d'ailleurs, en être autrement ?

La voile, tôt ou tard, devait céder la place au moteur, non parce qu'on ne trouvait plus d'hommes, mais parce que le chalutier fait deux ou trois campagnes par an alors que le voilier n'en faisait qu'une, et ainsi, tandis qu'un trois-mâts ne pouvait pêcher pendant ses huit mois de campagne que 250 à 300 tonnes de morue, un petit chalutier en rapportait 1.000 à 1.500 tonnes par voyage,

et un gros, 1.700 à 2.500 tonnes. La bataille était trop inégale. Sans doute n'y avait-il pas de combustible à payer et les équipages étaient moins nombreux : 35 à 40 hommes sur un voilier, contre 50 à 60 sur un gros chalutier, mais la disproportion du gain ne permettait pas de douter de l'issue de la lutte.

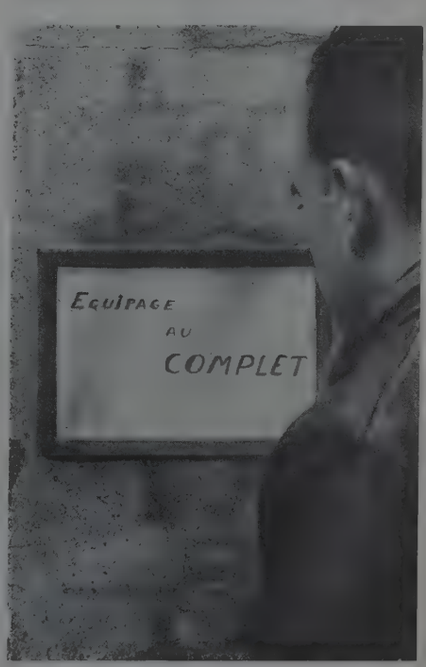
Aussi, bien que Saint-Malo ne puisse envoyer, cette année, sur les bancs qu'une dizaine de navires, dont huit chalutiers, parmi lesquels le *Colonel-Pleven*, magnifique unité construite aux Etats-Unis sous la direction d'ingénieurs français, et deux grands voiliers à moteur, ce premier départ collectif depuis la guerre représente un incroyable sursaut d'énergie de la part des armateurs, qui, tous, ont été totalement sinistrés. On imagine facilement, en effet, ce que peut coûter l'armement d'un chalutier à l'époque actuelle.

C'est pourquoi ce premier grand pardon avait une résonance particulière : ce n'était pas seulement pour les hommes qui allaient partir que la foule priait dans la cathédrale mutilée, c'était aussi pour les bateaux et le succès de la pêche, dont dépend déjà la campagne prochaine et surtout la renaissance du port et de la ville. Tandis que la vedette où avait pris place M^gr^ Rocques, cardinal-archevêque de Rennes, défilait lentement devant les bâtiments amarrés dans les bassins de Saint-Malo et de Saint-Servan et que les sirènes des chalutiers déjà sous pression hurlaient par trois fois, que les hommes se découvraient et se signaient en recevant la bénédiction du prélat, ce n'était plus aux pardons d'autrefois qu'il fallait songer, mais à ceux de l'avenir : quand il faudra que les navires s'alignent à nouveau sur trois rangs et que les capitaines ne seront plus obligés d'afficher sur leurs portes : « Equipage au complet », parce qu'il n'y a pas assez de bateaux pour tous ceux qui veulent embarquer et aller pêcher la morue sur les bancs pour la plus grande richesse de Saint-Malo.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

Un des deux derniers voiliers à moteur qui participeront encore à la campagne. Tous les autres ont dû céder la place à des chalutiers.

M^gr^ Rocques se rend au bastion de la Hollande, d'où il bénira la mer. Ci-dessous : *la pénurie de bateaux interdit encore à beaucoup de marins de reprendre la mer.*



L'IRAN, TERRE DU PÉTROLE

par notre envoyé spécial RENÉ BRANELLEC

Le pont eurasiatique, de la Grèce à l'Iran inclus, et la Méditerranée orientale sont les lieux de rupture possible d'une paix qui apparaît de jour en jour plus incertaine. Le général Eisenhower, quittant sa charge de chef d'état-major, vient de souligner l'importance de ce secteur, qui avait motivé, voilà un mois à peine, une déclaration de M. Marshall devant la commission sénatoriale des affaires étrangères. Envisageant l'invasion possible des territoires eurasiens et la fermeture de la Méditerranée, le général écrit : « Dans une telle éventualité, la guerre serait proche. » A l'intérêt stratégique de cette région s'ajoute un facteur économique décisif : les pétroles de l'Iran, de l'Irak et de l'Arabie séoudite. Au total, les plus grandes réserves mondiales, à peine exploitées jusqu'à présent. Aux Etats-Unis, où la consommation du pétrole a doublé par rapport à l'avant-guerre, on commence à encourager sérieusement la fabrication d'essence synthétique ; on arrête les exportations du Venezuela : la menace d'une pénurie rapide de carburants et de lubrifiants se dessine en Amérique. De leur côté, les Russes ont un besoin urgent de pétrole, leur production nationale est insuffisante, tant en charbon qu'en carburants liquides. Un partage semble inévitable. Dans quelles conditions s'opérera-t-il ? Ne peut-il se faire sans l'emploi des idéologies, sans celui des armes ?

Des techniciens américains dirigent le travail dans les installations pétrolifères de l'Iran.

J'AI traversé l'Iran d'est en ouest, venant de l'Inde et de l'Afghanistan. J'empruntai les routes que suivirent Darius, Alexandre le Grand, Gengis khan et les autres Timourides à la tête de ces troupes de Huns et de Mongols dont les chevauchées fantastiques terrorisaient le monde. Si leur souvenir ressortit presque de la légende aujourd'hui en Europe, on n'en saurait dire autant ici.

« Nous avons vécu pendant des siècles, me disait un diplomate iranien, sous la menace de ces raids dévastateurs. Notre pays, essentiellement agricole — 75 % de la population vivent de l'agriculture — ne s'en est jamais relevé, car tout le système d'irrigation, sans lequel la terre d'Orient ne produit rien, avait été détruit. Chose plus grave encore : l'âme même du peuple fut atteinte dans son tréfonds. Vivant dans la crainte des invasions, chacun reconstruisit uniquement les réservoirs et canaux suffisants pour assurer l'existence précaire de sa famille. Et cela est si vrai que cet ancien grenier de l'Asie dut, au cours de la dernière guerre, importer des denrées américaines, russes et indiennes pour éviter la famine. »

Avec son million de kilomètres carrés, l'Iran couvre une superficie égale à celle de la France, de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie et de la Suisse réunies. Son immense plateau central, d'une altitude moyenne de 1.000 à 1.200 mètres, est entouré, sauf à l'est, par un mur de montagnes.

Sur le golfe Persique, on trouve trois ports : Bouchir, Bender-Abbas et Bender-Shahpour. Sur la Caspienne, un seul : Recht. Au total, 35 villes, mais 7 ou 8 seulement dépassent 100.000 habitants. Aucune donnée démographique sûre — en 1944 on donnait les chiffres de « 15 à 18 millions » — les Iraniens n'aimant pas les recensements, qu'ils considèrent comme le prélude annonciateur d'une levée supplémentaire d'impôts.

Une grande variété de races : turque, arabe, baloutche, kurde, lurs, bakhtyaris, quashgais, kurgelous, se partagent cette population mouvante, dont la densité — 15 en moyenne par kilomètre carré — varie rapidement dans les villes. Téhéran compte 850.000 habitants, alors qu'en 1938 elle en abritait 300.000.

UN TERRAIN FAVORABLE A L'AGITATION

Le drame de l'Iran, depuis la fin des invasions barbares jusqu'à ces dernières années, s'est exprimé invariablement par l'anarchie. Et cette anarchie, provoquée par la rébellion des tribus contre le pouvoir central, avait, très généralement, une cause profonde commune : les rivalités d'influence russo-britanniques.

Durant la guerre 1914-1918, et en dépit de sa neutralité, l'Iran vit se dérouler sur son sol les opérations militaires et diplomatiques des

Russes, des Anglais, des Allemands et des Turcs. La révolution soviétique de 1917 ne libéra le pays de la pression russe que pour accentuer l'emprise britannique. En 1919, le gouvernement iranien signe avec la Grande-Bretagne un traité qui place les finances et l'armée persanes sous le contrôle anglais. Le peuple proteste violemment. En mai 1920, un corps soviétique débarque à Enzeli, sur la Caspienne, taille en pièces les troupes du shah et marche sur Téhéran. Il ne s'arrête que devant les troupes anglaises envoyées à la hâte.

L'accord signé entre les gouvernements russe et britannique en janvier 1921 revenait au système de partage de l'Iran en zones d'influence.

Le ressentiment du peuple croît contre le shah Ahmed, dernier des Kadjars régnants. Le 21 février, un simple capitaine, Reza khan, à la tête de ses cosaques, vient exiger que cesse la politique d'abandon. On veut l'apaiser, le gagner à la cause de la cour. On le nomme maréchal de l'armée, ministre de la Guerre. Mais la dynastie est épuisée. Ses dernières subtilités ne montrent aucune volonté réelle de redresser la situation et confirment son impuissance. L'étoile de Reza, en revanche, ne cesse de grandir. Le petit capitaine de cosaques du début de 1921 est président du Conseil en 1923. Encore deux ans et le voici élu roi héréditaire.

En 1941, pour protester contre l'occupation alliée, Reza shah a abdiqué en faveur de son fils Mohammed. Mais les traités signés avec la Turquie et l'Afghanistan restent en vigueur. Les liens avec l'Inde sont resserrés de telle sorte que ce pays, venant, avant la seconde guerre mondiale, au cinquième rang dans la balance du commerce extérieur, est aujourd'hui le principal fournisseur de l'Iran.

A supposer qu'il n'y en eût point d'autres, ces faits suffiraient à prouver qu'il y a quelque chose de changé en Iran. Sans doute l'équilibre est-il toujours de mise entre Russes et Britanniques. Mais un élément nouveau, d'une importance considérable, est intervenu depuis 1942 en Asie : la fin de l'isolationnisme américain.

LES RESSOURCES NATURELLES DE L'IRAN

Il peut paraître étrange que les Américains se soient préoccupés si tardivement d'un pays dont les ressources naturelles sont extraordinairement riches. Au vrai, celles-ci sont connues depuis peu de temps. Et les Américains, avant le dernier conflit, avaient tendance à s'enfermer dans leur propre continent. Le sentiment, très nouveau, que leur sécurité exige la surveillance, voire le contrôle, de bases lointaines les a amenés petit à petit à s'intéresser à des régions telles que l'Asie, où leur inexpérience est flagrante, mais où l'on fait volontiers appel à eux, tant en raison du prestige de leurs techniques que comme contrepoids à l'influence russe.

C'est ainsi que des experts américains préparent actuellement un plan moderne d'irrigations de l'Iran qui remplaceraient les « qanats » et les puits désuets. Cette question est d'une grande importance. Si 15 % seulement de la superficie de l'Iran sont cultivés, soit 15 millions d'hectares environ sur 100 millions, on estime que 25 millions d'hectares supplémentaires pourraient être mis en culture pourvu qu'ils soient convenablement irrigués ; mais les pluies sont rares, les rivières, peu nombreuses et la plupart sont salées, donc impropres à l'irrigation. J'ai assisté, à 1 heure du matin, au travail d'arrosage, que l'on poursuit de jour et de nuit, à la lueur des lanternes, pour ne pas laisser perdre une goutte du liquide nourricier. La distribution de l'eau est exactement minutée. Quand le bénéficiaire a reçu la part qui lui est attribuée pour son champ, le gardien ferme les vannes d'approvisionnement et l'eau coule vers le terrain de quelque autre exploitant.

La condition des 12 millions de paysans est rien moins que brillante, ni meilleure ni pire, d'ailleurs, que dans le reste de l'Asie. Comme dans tous les pays d'Orient, le paysan iranien

Abadan abrite une raffinerie qui peut traiter 50 millions de litres de pétrole par jour.

consacre une grande partie de ses revenus aux fêtes familiales et religieuses, aux toxiques et aux litiges, si bien qu'au moment d'acheter ses semences ou ses engrais il lui faut recourir à l'usurier, qui prélève un intérêt variant entre 30 et 100 %.

80 % des terres appartiennent à quelques grands propriétaires, 10 % à des communautés religieuses et 10 % à l'Etat. La réforme du régime terrien, commencée sous Reza shah, s'est poursuivie, avec Ghavam Sultaneh, dans un esprit très libéral et tend à augmenter le nombre des petits propriétaires exploitants ainsi qu'à améliorer le sort de la classe paysanne en général.

UN SOUS-SOL RICHE ET INEXPLOITÉ

Bien qu'ils n'aient pas été systématiquement prospectés, on estime que nul pays au monde ne peut rivaliser avec l'Iran pour la variété de ses gisements miniers. Le charbon, le fer, le cuivre, le soufre, le plomb, le zinc, le manganèse, le nickel, le graphite, la turquoise, le mercure, l'antimoine, le salpêtre sont communs. L'or, l'argent, les rubis, les diamants et le platine existent en plusieurs endroits.

Les plus grands gisements de fer sont situés dans l'Elbourz, sur le littoral de la Caspienne. Dans les parages du lac Urmia, en Azerbaïdjan, on a découvert du fer à 70 %. Le charbon, qui, de même que le fer, à proximité duquel on le trouve généralement, est mollement exploité, suffit aux besoins du pays.

Le très faible rendement des mines est imputable aux procédés utilisés ainsi qu'aux difficultés soulevées par les moyens de transport, inexistants dans beaucoup de régions.

Dans ce domaine du sous-sol, tout reste pratiquement à faire. Mais bien des convoitises s'exercent déjà en Iran, et le gouvernement est sans doute peu désireux de les voir se fixer sur une richesse nationale qui est, aux dires de tous les experts, énorme. Si, comme certains le prétendent, elle égale celle que représente le pétrole, où s'arrêteront les appétits ? L' « or noir », qui a enrichi l'Iran, ne lui a-t-il pas en même temps apporté ses plus cruels soucis ? Il est en tout cas l'objet d'une âpre concurrence.

LE PÉTROLE IRANIEN

Dès les temps les plus anciens, on avait observé en Iran des jaillissements spontanés de pétrole. Nul ne songeait alors à en tirer un profit quelconque. En 1901, le gouvernement

Les raffineries iraniennes sont dotées du matériel le plus moderne, importé des Etats-Unis.

L'aspect qu'offrait la ville de Mianeh, en Azerbaïdjan, le lendemain de l'entrée des troupes iraniennes.

iranien accordait à M. William Knox d'Arcy, un Anglais qui avait fait fortune dans les mines australiennes, une concession lui donnant le droit exclusif de pratiquer des sondages et d'exploiter le pétrole dans tout l'Iran, à l'exception de l'Azerbaïdjan, du Ghilan, du Mazandéran, de l'Astrabad et du Khourassan. Plusieurs forages furent pratiqués à Kasr-i-Shirin, près de la frontière irakienne. Les gisements trouvés étaient très riches, mais les difficultés de transport étaient si grandes que M. Knox d'Arcy, après avoir engagé 300.000 livres sterling dans l'opération, dut vendre ses droits à la Burmah Oil Co. qui, en 1909, forma une nouvelle société, l' « Anglo-Persian Oil Co. », laquelle devint, en 1935, l' « Anglo-Iranian Oil Co. ».

Les recherches commencèrent en 1912 seulement, à Maidan-i-Naphtoun. Après un dur travail de prospection, un champ facilement accessible fut découvert à Masjid-i-Soulaiman, à 200 kilomètres du golfe Persique. Par la suite, de nouveaux puits furent percés à Haft Kel, Gach Saran et Haft-i-Shah. Un pipe-line de 200 kilomètres relie maintenant les puits de Wais, sur la rivière Karoun, à Abadan.

Dans ce port a été construite une des plus grandes raffineries du monde — la plus importante d'Orient — qui peut traiter 50 millions de litres par jour et stocker 2 millions de tonnes.

Deux autres raffineries ont été créées : l'une à Bendar-Shahpour (sur le golfe Persique), l'autre à Kermanshah. Cette dernière a surtout pour objet de ravitailler le marché intérieur iranien du Nord. Car telles étaient les difficultés de transport que, jusqu'à cette époque récente, les provinces iraniennes du Nord avaient intérêt à importer leur essence de Russie.

La production, faible au début, a beaucoup augmenté à la suite des perfectionnements techniques apportés au mode d'exploitation.

La production actuelle, de 17 millions de tonnes par an, représenterait donc, si elle était maintenue au même rythme, cent cinquante-cinq années d'exploitation.

Il est à noter que cette production ne concerne presque exclusivement que les champs pétrolifères de Masjid-i-Soulaiman (14.500 hectares) et Haft Kel (10.000 hectares). Des puits forés dans d'autres régions ont donné des promesses sérieuses. Mais la plus grande partie de la zone pétrolifère du pays reste inexploitée, en raison des difficultés de transport ou pour des considérations politiques.

LES POSSIBILITÉS DE DÉVELOPPEMENT

Jusqu'à présent, 0,7 % seulement de la fourniture potentielle est captée. A l'inverse, aux Etats-Unis, la production prélève chaque année 7,3 % des réserves; en Russie, 2,4 % ; au Venezuela, 3,3 %. (Il est probable que, durant la guerre et même depuis 1945, ces chiffres ont été largement dépassés.)

Or, les champs iraniens surpassent, de loin, pour la productivité tous les autres pays.

Actuellement, l'Iran compte en tout 200 puits contre 318.600 aux Etats-Unis, où 30.000 nouveaux puits sont forés chaque année. Il n'existe que trois raffineries en Iran, tandis que leur nombre a atteint aux Etats-Unis 560 en 1940, avec une capacité de raffinage de 223 millions de tonnes par an.

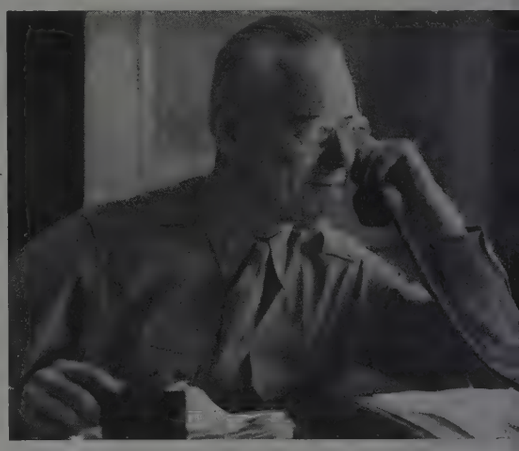
RIVALITÉ ENTRE LES U. S. A. ET L'U. R. S. S.

Pour l'exploitation du pétrole dans les cinq provinces du Nord qui n'étaient pas comprises dans la concession d'Arcy, le gouvernement accorda, en 1923, une concession à une société américaine, moyennant un prêt de 10 millions de dollars et un droit régalien de 20 % sur les bénéfices nets. Le prêt n'ayant pas été versé, aucune suite ne fut donnée au contrat.

Une nouvelle concession pour l'exploitation des pétroles du Nord-Est, dans une zone de 25 millions d'hectares, fut donnée à une autre compagnie américaine, qui *abandonna la concession en 1938, prévoyant une surproduction de pétrole dans le monde et un avilissement des prix !*

En septembre 1944, le cabinet iranien décidait que l'attribution de toute nouvelle concession pétrolière devait être différée, déclarant que l'Iran ne pouvait prendre un libre engagement tant que des troupes étrangères fouleraient son sol.

Malgré cette déclaration de principe, la compétition était désormais ouverte. Le 13 septembre 1944, M. Kavtaradze, commissaire adjoint des Affaires étrangères soviétiques, arrivait à Téhéran pour discuter les termes d'une concession au nord-est de l'Iran, dans une zone de 11 millions d'hectares, s'étendant de l'Azerbaïdjan au Ghilan. Le 21 octobre,



Le général H. Norman Schwartzkopf, chef actuel de mission militaire américaine auprès de l'armée iranien

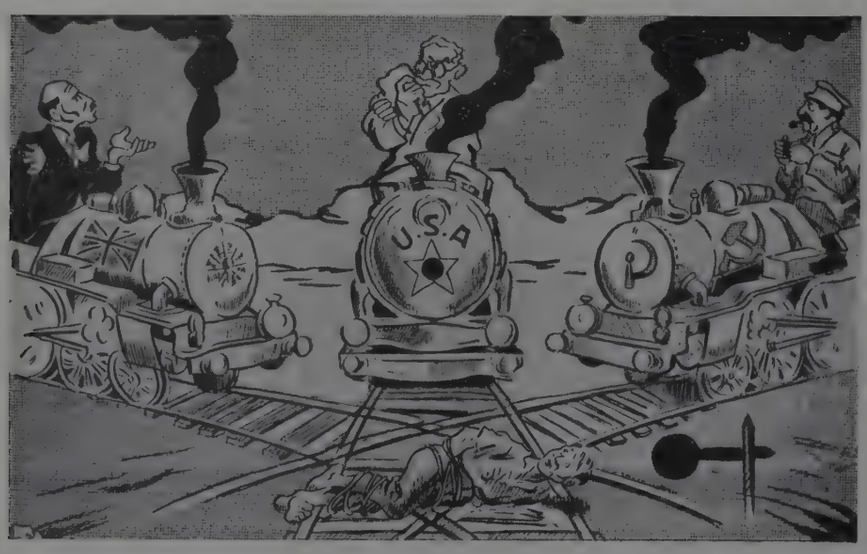
Mohammed Saïd, premier ministre d'Iran, annonçait que le gouvernement avait décidé, en réponse à la requête soviétique, de surseoir à l'octroi de toute concession de pétrole à quelque puissance que ce fût jusqu'à la fin des hostilités. Le 24 octobre, au cours d'une conférence de presse, M. Kavtaradze se fit menaçant. « Ceci, dit-il, équivaut à un refus, et je dois nettement avouer que cette décision est reçue de façon extrêmement défavorable dans les cercles soviétiques. »

Peu après, le parti Toudeh, dont les attaches avec Moscou sont connues, organisait des démonstrations de masses pour soutenir la demande russe. Mais, loin d'avoir l'effet espéré, les manifestations renforcèrent la position du gouvernement. Mohammed Saïd démissionna pourtant, le 9 novembre, expliquant que son départ pouvait permettre au gouvernement soviétique de négocier avec un autre gouvernement iranien.

Murtaza Quli Bayat fut nommé premier ministre le 26 novembre 1944. Le 2 décembre, un projet de loi était déposé par le docteur Musuddicq sur le bureau du « Masjlis » (parlement), et dûment approuvé. Il spécifiait notamment qu'en matière de concession de pétrole aucun premier ministre, ministre, aucune personnalité faisant fonction de ministre ou de sous-secrétaire d'Etat n'a le droit d'entrer en pourparlers ayant des effets officiels ou légaux avec n'importe quel représentant officiel ou officieux d'un gouvernement voisin ou autre, pas plus qu'avec un délégué quelconque d'une compagnie ou toute autre personne.

Les Russes désiraient une concession dans le nord de l'Iran pour deux raisons. Ils

Dessin satirique publié dans un journal iranien au sujet des rivalités internationales en Iran.



Un groupe d'officiers iraniens en armes à la frontière en attendant l'ordre de pénétrer en Azerbaïdjan.

arguaient, en premier lieu, qu'ils jouissaient d'une concession dans la région de Kavir-i-Khourian, dans une zone de 3.500 hectares. Cette concession leur avait été offerte par un Géorgien, sujet russe, du nom de Kostharia, et, en 1926, ils avaient formé, pour son exploitation, un groupe qui avait commencé les forages en 1927-1928 et les avait abandonnés, le pétrole n'ayant pas été trouvé en quantités commerciales. En août 1941, lorsque les troupes russes et les autres alliés occupèrent l'Iran, la question de la concession fut rouverte.

La deuxième raison pour laquelle les Russes revendiquaient la concession tenait aux conséquences de la guerre.

Leurs champs pétrolifères du nord du Caucase, Grozny, Maïkop et Novorossisk, tombés dans les mains des Allemands, avaient subi des dommages sérieux. Au total, 3.000 puits, d'une production normale de 5 millions de tonnes, étaient perdus. Au surplus, les Allemands avaient détruit les raffineries, les pipelines et brûlé 700 grands réservoirs. Enfin, le gouvernement russe devait satisfaire aux

S. M. Mohammed Reza, souverain de l'Iran.

besoins des Etats nouvellement incorporés de l'Europe orientale et aux demandes des armées d'occupation.

Cependant, le gouvernement iranien s'en tenait à ses déclarations de 1944. Après le départ, dans les délais prévus, des Anglais et des Américains, les Russes maintinrent leurs troupes. Les relations diplomatiques entre Moscou et Téhéran se tendirent, en mars 1946. Les gouvernements de Londres et de Washington firent vainement pression sur Moscou pour le retrait du corps d'occupation soviétique. Le cas fut porté devant le Conseil de sécurité des Nations Unies ; mais, avant que celui-ci eût pu le discuter, le maréchal Staline annonçait, le 8 avril 1946, la conclusion d'un accord sur le pétrole entre les deux pays.

Cet accord, pour cinquante ans, stipulait la création d'une compagnie mixte russo-iranienne, dont les actions seraient réparties dans la proportion de 49 % à l'Iran contre 51 % à l'U. R. S. S. pendant les vingt-cinq premières années, puis par moitié pendant les vingt-cinq dernières années.

Le gouvernement iranien s'engageait à ne pas accorder de concession de pétrole à des compagnies étrangères dans les territoires agréés ou à quelque compagnie employant du personnel étranger ou comprenant du capital étranger.

Le capital fourni par l'Iran était représenté par les concessions de pétrole. Les obligations soviétiques comprenaient la couverture de dépenses variées, le paiement des spécialistes et des ouvriers ainsi que la fourniture de tout le matériel et des installations.

Le signataire de l'accord était, du côté iranien, M. Ghavam Sultaneh, alors premier ministre. Il ne faisait de doute pour personne, à Téhéran, que le parlement, bien que ses membres ne fussent pas encore tous élus, ne ratifierait pas cet instrument. Quand l'événement se produisit, plus de dix mois après l'entrevue de Moscou, le premier ministre ne pouvait faire moins que de démissionner, indiquant qu'il prenait la responsabilité de l'engagement et laissait le champ libre à d'autres personnalités pour des négociations éventuelles...

« Il est évidemment dangereux d'extrapoler en pareilles matières, me disait un ami iranien. Cependant, nous n'avons jamais cru, ici, que le voyage de M. Ghavam Sultaneh indiquât une volonté arrêtée de « pencher » du côté russe.

» En fait, je crois qu'il s'est trouvé dans l'obligation de gagner du temps. A ce moment-là, Moscou était beaucoup plus dynamique que Londres et Washington, l'équilibre était rompu et M. Ghavam Sultaneh a pu craindre que l'Azerbaïdjan ne nous échappe pour toujours. Il s'est sacrifié ; mais seul, car la loi du docteur Musuddicq ne laisse place à aucun doute : la signature de Ghavam ne pouvait engager l'Iran. »

Entre temps, l'équilibre s'est rétabli, voire renversé. Aujourd'hui, ce sont plutôt les Américains qui inquiéteraient le plus les Iraniens ; non que ceux-ci les soupçonnent de convoiter leurs richesses ; mais, voulant en contrôler en quelque manière la distribution, et désireux, d'autre part, de ne pas laisser les Russes prendre pied dans une région dont l'importance stratégique et économique leur est soudain apparue, ils les obligent à préciser, ainsi que l'a fait M. Hakimi, que l'Iran désire moins de capitaux... et moins d'armements américains. Cela n'empêche pas les Etats-Unis de débarquer du matériel et des troupes à Abadan, mettant l'Iran dans une position épineuse vis-à-vis de la Russie. Celle-ci fait savoir son mécontentement non seulement par des notes diplomatiques, mais aussi par une agitation caractéristique. Le parti Toudeh a refusé de présenter des candidats aux dernières élections du Masjlis, prétextant qu'elles n'étaient pas entourées de toutes les garanties démocratiques. Le parti Toudeh contrôle, en fait, l'opinion ouvrière, par l'intermédiaire des syndicats. Du temps de Reza shah, il n'y avait pas, de ce côté, de problème sérieux : il avait purement et simplement interdit les unions de syndicats, ce qui leur enlevait toute virulence. Cette mesure a été abrogée. Les unions de syndicats sont aujourd'hui assez puissantes pour émouvoir le gouvernement. Mohammed Reza parviendra-t-il à leur imposer ou à gagner leur confiance ?

Les responsabilités du shah sont assurément lourdes dans les périlleuses circonstances actuelles. « L'extrême sagesse, m'a-t-on dit, ne lui commande-t-elle pas de continuer plus que jamais la politique d'équilibre entre le bloc soviétique et le bloc anglo-américain, en dépit des efforts violents entrepris de part et d'autre pour rompre cet équilibre où semble impliquée la paix du monde ? »

Le pont frontière d'Astara, au bord de la mer Caspienne. A gauche, l'U. R. S. S.; à droite, l'Iran.

LES CENDRES D'OTTO BAUER RAMENÉES A VIENNE

La dépouille du chef socialiste autrichien Otto Bauer, qui avait été inhumé à Paris, au Père-Lachaise, a été exhumée pour être transportée à Vienne, où elle a été solennellement accueillie par les socialistes autrichiens. M. Guy Mollet, secrétaire général de la S. F. I. O, y prit la parole au nom du grand parti français. En France, de grandes manifestations ont été organisées à cette occasion, qui coïncidait avec l'anniversaire de la révolte de Vienne en février 1934.

Le 12 février de cette année, en effet, éclatait à Linz, puis à Vienne, une violente révolte des ouvriers, entraînant le parti socialiste autrichien à une lutte ouverte contre le gouvernement du chancelier Dolfuss. Après trois

journées d'une lutte qui fit plus de trois cents victimes, la révolte fut brisée avec l'aide de l'armée et des organisations nationalistes autrichiennes, et le parti socialiste, dissous.

Ce dramatique événement devait avoir pour le destin de l'Autriche des conséquences considérables. L'union entre socialistes et chrétiens-sociaux étant désormais brisée, la route était libre pour le nazisme et pour l'asservissement de l'Autriche.

Otto Bauer, qui avait pu quitter clandestinement son pays, s'était réfugié en France, où il mourut le 14 juillet 1938.

HAAKON DE NORVÈGE REND VISITE A FRÉDÉRIK IX

La visite que le roi Haakon de Norvège rend, à l'heure actuelle, au roi de Danemark doit être considérée comme prenant une importance particulière, qui dépasse le geste de courtoisie que comporte pareille manifestation. En effet, les propositions de M. Bevin en vue d'une réorganisation de l'Europe occidentale ont eu d'importantes répercussions dans les pays scandinaves. La Suède la première, par la voix de son ministre des Affaires étrangères, M. Under, a fait savoir qu'elle n'entendait pas participer à une alliance de caractère politique ou militaire. Elle a affirmé qu'elle demeurerait fidèle à sa politique traditionnelle de neutralité, qui lui interdisait de s'intégrer à un « bloc ».

La rencontre des souverains de Norvège et de Danemark, dont les deux pays ont si cruellement souffert de la domination nazie, peut certainement être regardée comme une expression du désir que manifestent les populations scandinaves de se tenir à l'écart de tout groupement qui ne comprendrait qu'une partie de l'Europe et qui aurait pour conséquence de matérialiser la division, déjà virtuellement réalisée, de ce continent.

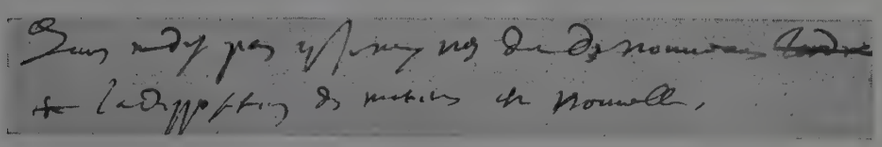
COMMENT VIENT D'ÊTRE RECONSTITUÉ UN MANUSCRIT DE PASCAL

Mme Perier, sœur aînée de Pascal, qui a été l'unique héritière de ses papiers.

Musée de Clermont-Ferrand. Phot. Giraudon.

Marguerite Perier à l'âge de dix ans. Ex-voto du miracle de la Sainte-Epine. Eglise de Linas. Phot. particulière.

CELLES QUI ONT COPIÉ ET SAUVÉ LES PAPIERS DE PASCAL.

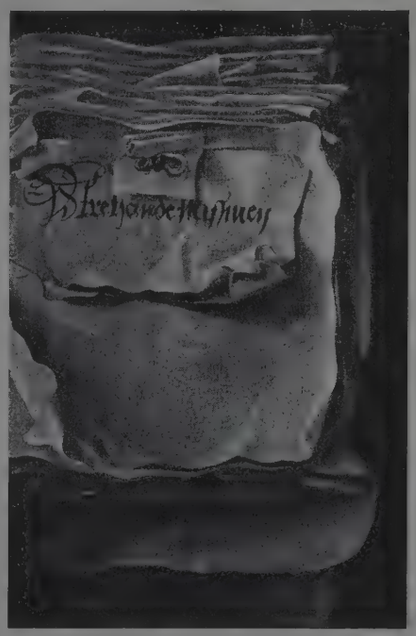


« Qu'on ne dise pas que je n'ay rien dit de nouveau. La disposition des matières est nouvelle. »

LES immortels papiers qu'on appelle par tradition les *Pensées* de Pascal sont conservés à la Bibliothèque nationale. Ils proviennent de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où le dernier neveu de Pascal, l'abbé Perier, les a déposés en 1711, quarante-neuf ans après la mort de celui qui les avait tracés d'une main hâtive. Ils sont collés sur les pages d'un haut recueil in-folio. Matériellement, c'est un millier de bouts de papier, petits et grands (bien plus de petits que de grands), découpés au ras de l'écriture, ce qui leur donne des formes irrégulières, tronquées. Si le verso porte aussi de l'écriture, une fenêtre est ouverte qui la laisse voir.

Ils sont là en plein désordre. Les notes ou pensées collées côte à côte sur la même page n'ont le plus souvent aucun rapport entre elles. Et la suite d'une pensée peut se trouver à cent pages de son commencement.

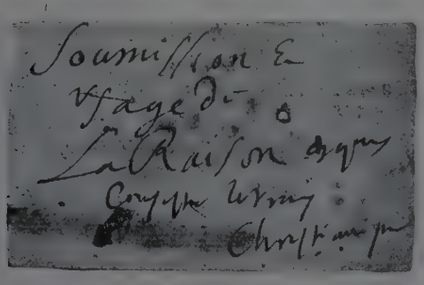
Un seul éditeur, Gustave Michaut, en 1896, n'a pas craint d'offrir les *Pensées* en ce chaos rebutant. Les autres les ont classées. Chacun à sa manière. Dans les éditions les plus estimées, celles de Havet (1852), Brunschvicg (1912), Jacques Chevalier (1941), le même texte de Pascal est distribué de façon très différente. N'est-il pas admirable qu'un des livres les plus hauts de notre littérature puisse être articulé et *monté* au gré de chacun ? Et que ce soit justement le livre de l'homme qui s'est écrié : « Qu'on ne dise pas que je n'ay rien dit de nouveau. *La disposition des matières est nouvelle.* »

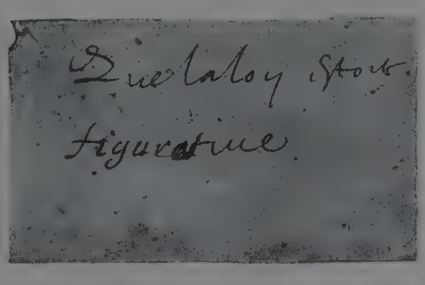


Une liasse enfilée derrière un portrait de banquier de Marinus Van Reymerswale (XVIe siècle).

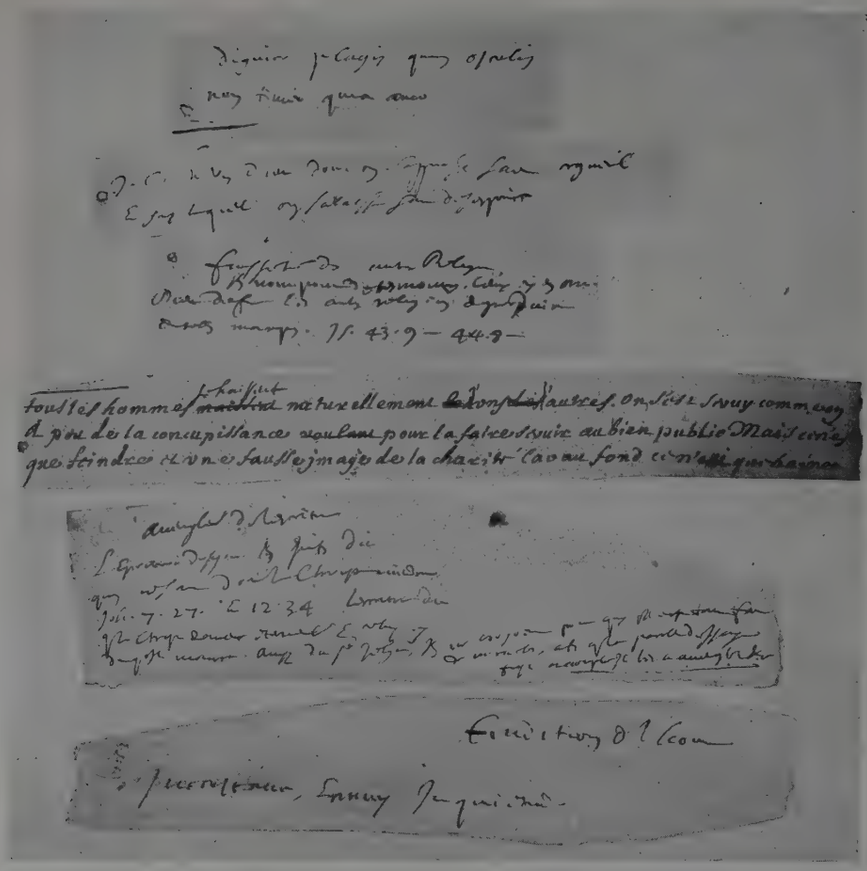
Ce désordre, tourment et commodité des éditeurs, est-il originel ? Croit-on que Pascal, à sa mort, en 1662, ait laissé mille bouts de papier en l'air, disséminés, ou bien confondus en quelque informe tas, comme le recueil en donne l'idée

Non. Quand ses papiers furent pieusement recueillis par sa sœur aînée, Mme Perier, dans la dernière maison qu'il habita (près de l'actuelle place de Médicis), ils étaient, nous dit son neveu Etienne Perier, « tous ensemble *enfilés en diverses liasses* ». Ces mots, pourtant bien clairs : *enfilés en liasses,* n'ont été compris que récemment. En 1942, un savant modeste et précis, Zacharie Tourneur, professeur au collège de Melun (mort en 1945), a fait remarquer, dans son édition paléographique des *Pensées* (chez J. Vrin), que la plupart des papiers de Pascal sont troués. Ce qui prouve qu'ils ont été enfilés. Les trous d'enfilure se voient, en général, en haut, à gauche. (Un certain nombre ont disparu quand, en 1711, les marges ont été raccourcies avant le collage.) Ils ont échappé





Deux titres de liasses de la main de Pascal : « Soumission et usage de la Raison en quoi consiste le vray Christianisme. — Que la loy estoit figurative. » Le trou d'enfilure du premier papillon est presque au centre. Celui du second, en haut à gauche, a été déchiré.

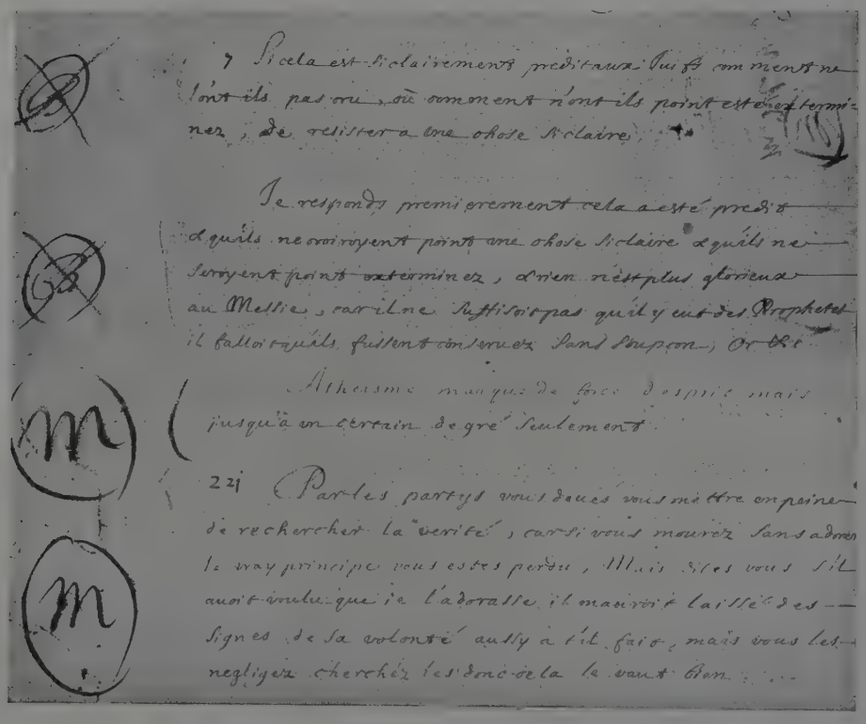


Type des petits papiers de Pascal. Ils ont été découpés par lui et souvent retaillés par le colleur. A gauche, on voit les trous d'enfilure qui prouvent qu'ils étaient enfilés en liasses. Le quatrième a été dicté. Le sixième porte : « Condition de l'homme, Inconstance, Ennuy, Inquiétude. »

aux autres éditeurs. Brunschvicg a fait photographier le recueil entier de la Bibliothèque nationale sans les signaler. Strowski, averti par le texte d'Etienne Perier, les a cherchés nonchalamment, sans les voir. Brunetière, au contraire, les a vus, mais, faute de s'être rappelé le texte d'Etienne Perier, ne les a pas interprétés.

Pascal donc n'a nullement laissé ses papiers en désordre. Il les avait classés lui-même en diverses liasses enfilées et nouées, ce qui lui permettait de les conserver, de les distinguer, de les feuilleter à loisir, de les transporter sans risque. Le procédé était courant au XVI^e^ siècle et encore au XVII^e^ siècle. Dans des portraits de banquiers allemands, de

Fragments de la copie des liasses de Pascal faite par la famille Perier. On voit en marge des annotations d'Arnauld en vue de l'édition des Pensées *: B (bon) et M (mauvais).*



secrétaires florentins, nous apercevons, sur des étagères, des liasses transpercées et bouclées ayant, sous le nœud, un papillon qui est le titre. Pascal, qui a été enseigné en tout par son père, receveur des impôts et payeur des armées, l'a vu enfiler des liasses de comptes. Il l'a imité en enfilant ces fiches mobiles que sont ses *pensées*.

Le premier soin de M^me^ Perier et de sa fille Marguerite fut de prendre une copie des précieuses pendeloques. Sous le fil, la mère déchiffrait l'écriture de Blaise, très cursive, très difficile. Elle bronchait parfois : l'homme, *ce raccourcy d'atome*, était lu : *ce raccourcy d'abisme*. Sous la dictée, la fille écrivait.

Or, cette copie, nous la lisons. L'héritier de Marguerite, Jean Guerrier, l'a déposée en 1731 à Saint-Germain-des-Prés aussi, d'où elle est venue à la Nationale. Les Messieurs de Port-Royal en ont extrait en 1669 la première édition des *Pensées*. Nous y trouvons les cahiers séparés : *Que la loy estoit figurative, Contrarietez*, que M^me^ Perier envoyait de Clermont-Ferrand aux censeurs parisiens. Nous voyons les annotations qu'Arnauld y ajouta de sa lourde main, Nicole, de sa fine plume.

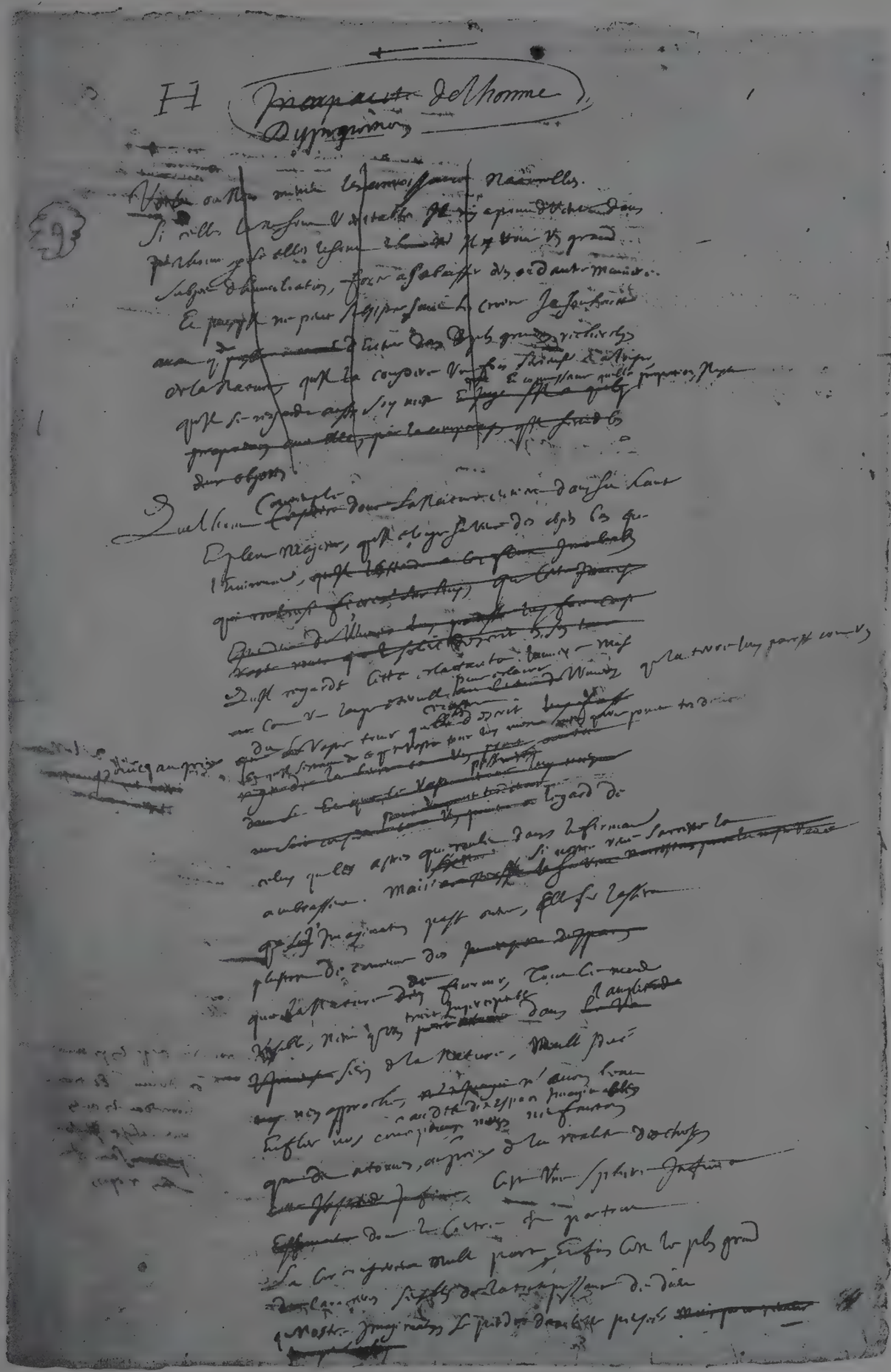
En l'étudiant avec attention, j'ai pu reconnaître qu'elle a été faite, comme on pouvait s'y attendre, *liasse par liasse*. Elle comporte en effet soixante et une sections, soigneusement séparées par des signes terminaux et par des pages blanches. Les vingt-sept premières ont des titres. Or, quelques-uns de ces titres sont conservés, sous forme de papillons, dans le recueil des originaux. Tout montre que la copie reproduit fidèlement soixante et une liasses enfilées et bouclées par Pascal. Soixante et une liasses : son testament spirituel.

Depuis 1945, en me servant de la copie comme guide à travers le recueil des autographes, j'ai entrepris de reclasser, liasse après liasse, les papiers de Pascal et de dater, par les indices chronologiques, chacune des liasses retrouvées. Une surprise m'attendait. C'était de reconstituer un écrit de Pascal dont l'unité a été méconnue par les éditeurs.

Quelques-unes des liasses destinées par Pascal à la préparation d'une *Apologie de la religion chrétienne* assemblent des papiers dont la différence m'a sauté aux yeux. D'une part, de petits papiers du type ordinaire, irréguliers, dissemblables, dont chacun est une note qui forme un tout. D'autre part, de grands feuillets semblables, de 35 centimètres de haut, couverts d'écriture, *recto* et *verso*, portant très souvent des renvois et présentant des rédactions continues qui parfois s'étendent à plusieurs feuillets, parfois commencent au milieu d'une phrase au haut d'une page ou s'interrompent de même au bas d'une autre. J'ai compté, en neuf liasses, trente-huit feuillets de cette sorte. Ils comprennent les morceaux les plus célèbres de Pascal : celui de la « Disproportion de l'homme » et des deux infinis, celui du « Divertissement », celui des « Lois », celui de l'« Imagination », celui du « Pyrrhonisme », celui du « Cœur », celui de la « Double condition de l'homme », l'argument du « Pari ». Par l'œil seul d'abord, j'ai eu l'impression qu'ils avaient formé un ensemble avant d'être répartis en des liasses diverses. La lente analyse a confirmé le coup d'œil. Les lacunes ont apparu avec précision. J'ai vu se recomposer un écrit que Pascal appelle : *ce discours*, et qui est un *Discours* (c'est-à-dire un exposé) *de la condition de l'homme*. Je crois pouvoir le dater de 1658.

J'en ai annoncé la restitution dans *la Nef* (décembre 1947). Il paraîtra prochainement (aux éditions Albin Michel) avec la phototypie de tout ce qui reste du manuscrit. Il sera l'un des trois volumes d'une édition projetée, paléographique et critique, des papiers de Pascal. Les deux autres seront : *Fragments intimes, ébauches diverses* (1654-1658) et *Apologie de la religion chrétienne, fragments et notes* (1659-1662), si mes forces répondent à mon dessein.

P.-L. Couchoud.



Un des grands feuillets du Discours de la condition de l'homme *:* « *Disproportion de l'homme.* » *Ce développement est numéroté par le chiffre 9 dans un cartouche. Il s'étend au verso du feuillet et à d'autres feuillets. Les développements 1 à 8 sont perdus. La fin du développement 12 et le développement 13 sont conservés. Il convient de remarquer, en haut à gauche, la trace d'enfilure.*

SAINT-PIERRE VU DE LA VILLA BARBARINI.

Aquarelle retouchée de gouache et crayon sur papier de lavis gris datant du voyage de Turner à Rome, en 1819.

TURNER A L'ORANGERIE

LE prestige de Turner et son influence dans l'évolution de la peinture de paysage en France sont indéniables. Aussi ne peut-on que se féliciter de cette actuelle exposition à l'Orangerie, organisée par le British Council, avec le concours de la Tate Gallery.

France et Angleterre sont étroitement liées sur le plan du paysage, de l'époque romantique à nos jours. Et si, vers 1830, l'ascendant de la peinture anglaise — notamment de l'aquarelle — marque notre école française de paysagistes, à l'origine, c'est la France qui affirme sa suprématie. Poussin, et surtout Claude Gellée, dit le Lorrain, sont les maîtres les plus appréciés par les artistes britanniques. L'intense poésie qui se dégage des paysages de Claude Gellée, ses effets de lumière, ses brumes vaporeuses ou ses reflets de soleil couchant irisant la surface de la mer créent un enchantement pour des yeux avides de sensations. Aussi Turner resta-t-il frappé par ces visions d'une nature vibrante, sans cesse renouvelée.

Etonnamment précoce, il dessinait avec passion dès sa neuvième année. Il est attiré tout jeune encore par l'école hollandaise et peint en harmonies sombres des paysages d'un romantisme marqué. On découvre parfois alors des « correspondances » avec l'art d'un de nos grands poètes du paysage, le bonhomme Corot (*le Pré communal à Clapham*). Toutefois, cette réalité poétique de la nature ne suffit pas encore à Turner, attiré par la magie de la lumière, par l'impondérable de l'atmosphère, par le mirage de l'eau et du ciel. La technique hardie de l'artiste devait surprendre à l'époque, mais il s'attachait à rendre ses visions par des moyens expressifs, pour aboutir à une sorte de féerie (*Yacht approchant des côtes*).

Constable, regardant ses dernières œuvres, aurait dit : « Ce sont des visions dorées... On aimerait vivre et mourir avec des tableaux pareils. »

Et Turner, ayant subi l'attrait de Claude Gellée, inspire à son tour un autre grand paysagiste, Claude Monet. Tout l'impressionnisme de Monet est en germe dans les peintures de Turner. Fluorescence de l'air, reflets, transparence des eaux, intensité de la lumière, brumes et vapeurs, tout se dilue, se dissipe et se fond en poésie (*Nuages au-dessus des dunes*). Pourtant, ce paysagiste prestigieux abandonne parfois ses ciels inondés de lumière, ses eaux miroitantes pour des scènes d'intérieur ou de genre, telles que la *Séance de musique à Petworth*, et, là encore, ce novateur annonce nos « intimistes » — Vuillard — ou certains maîtres du fauvisme.

Turner, incompris de la plupart de ses contemporains, et qui passait pour fou, avait la prescience de son génie. Aussi légua-t-il son œuvre à l'Angleterre, afin que son pays pût un jour rendre hommage à ce poète épris de la nature.

MAURICE SÉRULLAZ.

SCÈNE DANS UNE TAVERNE FRANÇAISE.
Gouache sur papier gris bleu (vers 1826).

NEWCASTLE ON TYNE.

Aquarelle (environ 1824) gravée dans la série connue sous le nom de « Paysages fluviaux en Angleterre », publiée en 1827.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

LA BATAILLE DE NORMANDIE

Nous avons signalé ici, en son temps, le livre de Paul Cazin sur les opérations de la guerre secrète dans la région d'Autun. Et nous avons dit combien nous attachions de prix à un ouvrage de ce genre. L'histoire y est narrée par ceux qui l'ont faite, ou tout au moins qui l'ont vue. Pour mieux dire, ce n'est pas de l'histoire élaborée, telle que les méthodes scientifiques l'exigent aujourd'hui, mais exactement de la chronique, qui servira à faire l'histoire, le moment venu. On y trouve l'apport irremplaçable du témoignage direct, le fait historique pris sur le vif. Et nous souhaitions que beaucoup d'ouvrages de cette sorte fournissent une matière analogue sur toutes les régions de la France pendant la guerre. Cette guerre a entraîné dans son action, dans ses douleurs, dans ses gloires tout le peuple de France, de gré ou de force. Des récits purement militaires ne sauraient en rendre compte fidèlement. Il faut que la vie de toute la population soit évoquée, et par elle-même, si c'est possible.

Nos vœux sont aujourd'hui comblés, en ce qui concerne la plus grande bataille de toute la guerre. L'ouvrage qui vient de paraître sur *la Bataille de Normandie* (Ed. de Notre Temps) est précisément ce faisceau de témoignages multiples qui précède les travaux de l'historien. Ce livre n'a pas un auteur, mais plusieurs dizaines. L'écrivain qui a recueilli ces textes n'a voulu en être que le rassembleur. Il a pensé que des événements sans précédent nous offraient l'occasion d'en préparer l'histoire comme on ne l'a encore jamais fait. Il nous dit :

« Nous avions regretté jadis, à la lecture de bien des ouvrages d'histoire, que leurs auteurs n'eussent pu recourir, pour se documenter, qu'aux sources officielles ou semi-officielles : archives ministérielles, Mémoires de généraux ou de diplomates et, assez rarement, correspondances de personnages divers. Le peuple était absent de ces récits. Il eût été intéressant cependant de connaître, par exemple, les réactions des paysans de la Champagne, en 1814, lorsqu'ils voyaient passer sur leurs routes les cosaques d'Alexandre et les grenadiers de Blucher... Mais, faute d'avoir été interrogés en temps utile, ces témoins précieux avaient emporté dans la tombe le souvenir de leurs angoisses, de leurs espérances, de leur découragement. »

Quand il vit sa chère Normandie devenir le théâtre d'une des plus grandes batailles de l'histoire, M. René Herval (qui a écrit de nombreux ouvrages à la gloire de sa province) eut l'idée d'une histoire de cette bataille qui serait composée d'une vaste collection de témoignages. Il a amassé les documents qu'on lui fournissait, il en a suscité d'autres. Ce travail a été entrepris dès le lendemain de la bataille, afin que ni le temps, ni les passions, ni même la simple imagination ne pussent déformer les souvenirs, altérer les impressions. Quatre-vingts personnes environ ont répondu à l'appel de M. Herval. Il a reçu des textes si copieux qu'il lui a fallu les élaguer pour les mettre en place. Le résultat se présente en ces deux volumes, abondamment illustrés, qui nous conduisent de l'aube du 6 juin 1944 au siège et à la libération du Havre. Je n'ai jamais vu, je crois, une histoire de cette envergure évoquée par une telle multiplicité de petits détails originaux.

Cela commence, la nuit du débarquement, par le récit d'un hôtelier de Vierville-sur-Mer. Nous passons ensuite dans une ferme, entre Isigny et Bayeux, qui s'est trouvée plusieurs heures entre deux feux. Parfois, M. René Herval a reçu le concours d'un écrivain professionnel. C'est ainsi qu'un des épisodes importants du débarquement lui a été rapporté par un journaliste, M. Pierre Ferrary, qui en a fait un excellent reportage. Un autre journaliste, M. Joseph Cornu, a vu et raconté la retraite allemande, de Trouville à Pont-l'Evêque. Des écrivains normands, M^me^ Gille Painel, M. Julien Guillemard, M. Raoul Gain, d'autres encore, ont fourni une collaboration de qualité. Mais je ne puis nommer tout le monde, l'archiviste du malheureux Saint-Lô, le notaire ou le médecin de la petite ville ou du village, le cultivateur ou l'artisan qui a pris la plume pour fixer en quelques pages les heures de la bataille auxquelles il a été mêlé. Les curés de plusieurs paroisses ont aussi donné d'intéressants récits. La guerre, vue du célèbre couvent de Lisieux, a été décrite par une des carmélites, dont on ne dévoile pas l'anonymat. Tout le monde, vraiment, a été mis à contribution, puisqu'un jeune garçon du collège de Louviers, un élève de cinquième, a raconté la libération de sa petite ville. Plusieurs des chapitres de l'ouvrage, d'ailleurs, et non des moins précieux, ont été détachés de monographies que leurs auteurs ont consacrées à l'histoire, plus localisée, de leur cité ou de leur région pendant la guerre.

Ce panorama des événements de l'été 1944 entre Cherbourg et Le Havre est cependant centré sur quelques tableaux des opérations qui sont autre chose que des impressions de spectateurs. Certains de ces chapitres constituent déjà de bons éléments pour l'histoire à venir. Citons notamment celui de MM. J. et G. Buisson sur les combats de Mortain. Cet épisode de la bataille se place au moment où, l'armée américaine ayant fait la percée d'Avranches et descendant vers la Bretagne, les Allemands essaient d'attaquer le flanc de cette immense colonne et de la couper en deux pour en rejeter les tronçons à la mer. Cette contre-attaque de la Wehrmacht commence le 7 août. Partant des abords de Mortain, elle a pour objectifs Avranches et la baie du mont Saint-Michel. Les Allemands y jettent sept de leurs meilleures divisions, dont quatre blindées : soit douze cents chars, les derniers de l'armée Rommel. Une lutte furieuse s'engage autour de Mortain. Il faut les rafales des « Typhons » de la R. A. F. pour clouer sur place la ruée des chars « Tigres ». Ce n'est que le 9 août que les Alliés prennent nettement le dessus, et le 13 que les Allemands battent en retraite définitivement. Ces journées sont racontées et expliquées, souvent heure par heure, par MM. Buisson, avec une précision remarquable.

Les combats de Mortain sont immédiatement suivis de ceux qui se déroulent dans la poche de Falaise, puis dans la poche de Chambois.

En effet, la tentative allemande de poussée vers Avranches était plus qu'audacieuse : c'était une manœuvre téméraire que de s'engager vers l'ouest quand les Alliés, déjà entrés en Bretagne, commençaient de tourner par le sud. Une nasse se creusait dans la région de Falaise, où la VII^e^ armée allemande se laissait enfermer dans un piège. La défaite de cette armée fut consommée dans la poche de Chambois, où elle laissa des milliers de prisonniers. L'opération est magistralement décrite par le commandant Mouton. Une des divisions qui y prirent part était la division Leclerc. Celle-ci ne quitta la Normandie que pour marcher sur Paris.

Les combats des maquis ont aussi leur place dans cette histoire. M. René Herval ne nous révèle pas les noms des trois jeunes filles qui signent Odette, Michèle et Colette. Ce sont trois maquisardes du Perche. On voit dans leurs récits l'importance de la lutte soutenue par l'armée secrète et le mal qu'elle a fait à l'ennemi, en dépit de la criminelle complicité des miliciens de Vichy. Plus notable encore est le rapport du commandant Leblanc, chef du maquis « Surcouf ». Ce ne sont que des notes quotidiennes mises bout à bout. Mais on y voit la guérilla comme photographiée, avec chacun de ses coups de main, et le butin de chacune de ses prises : car le maquis « Surcouf », presque sans armes au 6 juin 1944, s'enrichit chaque jour des mausers, des mitraillettes, des mitrailleuses, voire des camions d'obus qu'il enlevait aux Allemands. Un de ces témoignages reproduit le mot d'un Allemand au cours de ce dernier été de l'occupation : « Sans la Résistance, la guerre serait finie depuis longtemps. » L'importance de la Résistance dans la guerre et dans la libération, qui ne pourra être évaluée que très difficilement par l'historien d'après les données officielles, est mise en valeur avec une grande justesse dans cet ouvrage où tout part de la réalité directement observée et du document de première main.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LA TERRASSE DE MIDI
LE SQUARE DU PÉROU

Avec *les Incendiaires*, au théâtre des Noctambules, M. Maurice Clavel avait fait des débuts prometteurs. De la sécheresse, une intellectualité un peu étouffante et décharnée, mais un sens certain de la progression dramatique, un dialogue percutant, des personnages pris dans la vie ; bref, il n'était pas de jeune auteur de qui nous attendissions la seconde pièce avec autant d'impatience. Cette seconde pièce, *la Terrasse de midi*, vient d'être représentée au théâtre du Vieux-Colombier, après sa création en Avignon, et notre déception est grande. Non seulement nous n'y percevons pas le moindre indice de progrès, mais nous ne serions disposés à lui trouver de justification que si nous la savions antérieure aux *Incendiaires*. Tant par la conception que par l'exécution, elle nous fait penser au balbutiement ambitieux d'un élève de Khâgne, qui aurait eu la malheureuse fortune de se faire jouer au lieu de jeter son manuscrit dans un tiroir. Elle est obscure, ennuyeuse à périr, verbeuse, fausse dans ses prémisses comme dans son développement et dans sa chute finale. Tout ce qu'on peut lui concéder, c'est que l'auteur connaît sa langue, mais, à deux ou trois scènes près, le dialogue est d'un artifice insupportable, et les personnages n'ont de vivant que l'apparence. Si M. Maurice Clavel a pensé, comme il le dit dans la présentation jointe au programme, « imaginer le personnage d'Hamlet dans le monde moderne », il faut lui dire courtoisement, mais avec une fermeté nuancée de regret, qu'il s'est trompé du tout au tout et qu'il se doit une revanche.

Assurément, à ne considérer que sa trame, le sujet est bien celui d'*Hamlet*. M. Clavel a pensé le renouveler en imaginant qu'aujourd'hui Hamlet, qu'il appelle Jean, « n'aurait plus rien avec lui que le témoignage de sa conscience individuelle ». Pourquoi ? Parce que la femme a désormais acquis le droit au bonheur et que, si son mari la déçoit dans sa chair, elle peut, avec l'approbation de la société, le rejeter à sa guise et appeler un autre à partager sa couche. Le rejeter ? Oui. Le tuer ? Non ; et cela est si vrai que la mère de Jean — la Gertrude shakespearienne — n'a pas tué son époux ; elle l'a seulement, par ses dédains, acculé au suicide, et cette modernisation du sujet suffit à mettre la pièce

par terre. On ne voit pas très bien, en effet, l'Hamlet-Jean d'aujourd'hui entrer dans les secrets d'alcôve de ses parents, ni sa mère lui expliquer tout au long l'incapacité de son premier mari et la virtuosité du second. M. Maurice Clavel n'a pourtant pas reculé devant cette perspective, et, malgré la pompe du langage, il en est résulté une des scènes les plus pénibles et en même temps des plus invraisemblables qu'on puisse imaginer.

Aussi n'est-on pas porté à faire grief aux acteurs de n'avoir, ni les uns ni les autres, trouvé le ton qui convenait pour faire passer leur texte. M. Serge Reggiani a cru s'en tirer en recourant à un débit précipité, qui le rend la plupart du temps, et principalement au premier acte, presque inintelligible. Dans toute la mesure où le lui permettait son rôle, M^lle Germaine Montero a sauvé tout ce qu'elle pouvait de son personnage, avec autant de noblesse dans les attitudes que de sensibilité intelligemment contrôlée. Voilà une actrice qui honorerait la Comédie-Française, où les tragédiennes se font rares. Il faut aussi rendre hommage à M. Jean Vilar, dont le talent de metteur en scène mériterait d'être mieux employé, et à M. Roger Dornes pour ses décors aussi sobres que suggestifs. La manière dont les éclairages ont été distribués mérite enfin une mention spéciale.

Le Square du Pérou, de M. Louis Ducreux, au théâtre Saint-Georges, confirme l'impression laissée par les précédentes pièces du même auteur. Il s'agit d'une comédie à couplets, et l'on dirait un peu vite que les couplets sont ici superflus, s'ils ne faisaient étroitement corps avec le parti pris de fantaisie qui, parfois, réussit à M. Ducreux et parfois aussi gâte ses inspirations les plus ingénieuses. Cette comédie a, d'ailleurs, un point commun avec *la Terrasse* de M. Clavel : le héros, Anet, est auteur dramatique et compose une pièce liée à son aventure sentimentale avec la charmante Edith qui, neuf ans plus tôt, fut son interprète, dont il eut une fille, la petite Caroline, et qui l'abandonna pour épouser le riche Alphonse. Les ex-amants se retrouvent un jour, à la pointe de l'aube, dans un kiosque à journaux du square du Pérou. Le mari d'Edith vient les y retrouver, ne s'étonne pas du tout de les voir ensemble et pousse la complaisance jusqu'à commanditer la nouvelle œuvre dramatique d'Anet. Bien entendu, il ne soupçonne rien de l'ancienne liaison de sa femme, qu'il connut cependant lorsqu'elle était l'interprète de l'écrivain. Edith, ayant fait la connaissance de sa fille Caroline, voudrait renouer avec Anet ; celui-ci, pour y échapper, prend une nouvelle maîtresse, Yvonne, qui tiendra également un rôle dans sa pièce et séduira sur-le-champ Alphonse, et vous voyez d'ici la fin. Cela fait trois actes et, comme nous le donne à remarquer M. Louis Ducreux, pourrait en faire douze. Dès l'instant que l'auteur ne songe qu'à divertir le spectateur, tout loisir lui est donné de multiplier les péripéties, ficelles, quiproquos et facéties, et il aura gagné la partie, puisqu'il ne prétend qu'à tenir le public en haleine, s'il ne laisse pas, dans le tissu pailleté de ses répliques, filer la moindre maille par où puisse passer l'ennui. Disons-lui donc, très honnêtement, que son premier acte est longuet, mais que les autres font rire. Disons-lui que son dialogue est alerte, aisé, d'une allégresse contagieuse, que ses couplets, s'ils ajoutent peu de chose à l'agrément de l'anecdote, passent du moins avec le reste. Nous en voudra-t-il de penser qu'avec sa fantaisie réelle, mais qui, de-ci, de-là, s'essouffle un peu, il pourrait prendre l'ambition de nous donner un jour une comédie tout aussi joyeuse que *le Square du Pérou,* mais d'un art plus valable ? Ne lui suffirait-il pas de faire un petit effort pour passer, sans avoir l'air d'y toucher, du plaisant au solide ? Je le lui suggère à tout hasard, en lui rappelant qu'obéir à son talent n'est pas le forcer.

J'ai goûté, dans cet aimable *Square,* l'acide gentillesse de M^lle Simone Simon, la joviale rondeur de M. Marcel Carpentier et les airs ahuris de M. Henry Guisol. L'auteur est très à son aise dans un rôle épisodique, et la petite Francette Vernillat nous fait oublier, à force de naturel, qu'à l'heure où se donne le spectacle les enfants de son âge doivent dormir pour ne pas « sécher » la classe du lendemain.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LA BATAILLE DE L'EAU LOURDE

Tous les films américains — et cette habitude gagne les autres pays — portent au générique une mention dans le genre de celle-ci : « Les événements et les personnages sont purement fictifs et toute coïncidence de noms ou de lieux serait purement accidentelle. » Au contraire, le générique de *la Bataille de l'eau lourde* insiste sur le fait que les événements relatés sont absolument authentiques, et, qui plus est, tous les personnages, à une ou deux exceptions près, tiennent dans le film le rôle qu'ils ont joué dans la vie.

Si *la Bataille de l'eau lourde* avait été due à l'imagination d'un scénariste, nul doute qu'elle aurait été beaucoup plus adroitement composée : elle aurait eu un début, un paroxysme, un épilogue. Mais l'histoire se moque bien des règles établies par l'imagination humaine, et cet épisode authentique de la guerre des armes secrètes s'est déroulé d'une tout autre façon.

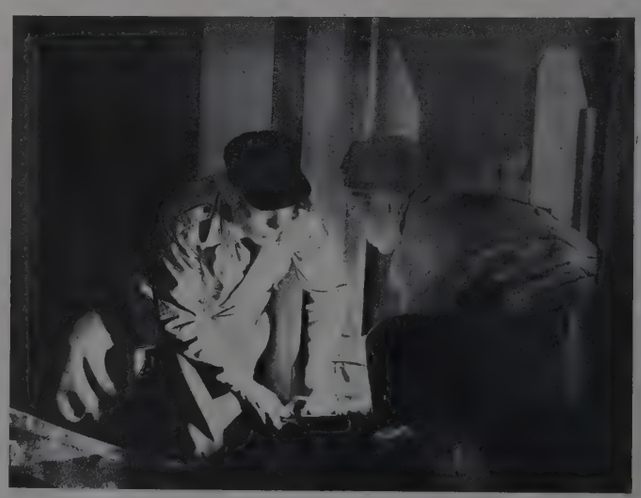
Il y eut en réalité quatre chapitres possédant chacun une relative indépendance et qui ont concouru, d'ailleurs dans des mesures inégales, à un résultat final, par bonheur entièrement négatif. Bien avant la guerre, les savants de tous les pays pressentaient l'arme redoutable que pourrait procurer la fission de l'uranium. Et ils savaient déjà que son utilisation pratique dépendrait de l'intervention d'un ralentisseur dont la nature ne fournissait que deux exemplaires : l'un de ceux-ci était l'eau lourde. Aussi, pendant la drôle de guerre, M. Joliot-Curie attira l'attention du gouvernement français sur le fait que la seule réserve européenne d'eau lourde, d'ailleurs très minime à l'époque, se trouvait en Norvège. Un chargé de mission s'occupa de l'acquérir pour la France, devançant les Allemands, qui auraient bien voulu réaliser la même opération. Tel est le premier chapitre. A l'époque, il dut paraître singulièrement dérisoire, étant donné que l'Allemagne n'eut pas besoin d'une arme secrète quelconque pour assurer sa victoire de 1940. Néanmoins, jugeant sainement que la guerre n'était pas finie, les autorités françaises firent passer le précieux stock à Londres.

L'usine norvégienne, se trouvant désormais au pouvoir des Allemands, put travailler pour eux. L'Intelligence Service ne tarda pas à apprendre que le Troisième Reich avait établi à Peenemunde un centre de recherches atomiques. Parmi les autres mesures qui furent décidées pour contrecarrer ses travaux, un agent norvégien fut parachuté dans la région de l'usine et chargé de se tenir en contact avec Londres. Ses rapports démontrèrent l'importance militaire que les nazis attachaient à la fabrication de l'eau lourde. Ce chapitre de la guerre des renseignements est le deuxième de l'œuvre.

Quatre Norvégiens vinrent alors rejoindre le premier et vécurent plusieurs semaines dans les montagnes, où ils se trouvaient à l'abri des investigations de la Gestapo. Ils devaient être rejoints par un commando britannique. L'avion et le planeur qui amenaient celui-ci ne virent pas les feux qui balisaient le terrain d'atterrissage, s'écrasèrent dans la montagne, et les rares rescapés furent fusillés par les Allemands. Londres décida alors d'envoyer un nouveau groupe de Norvégiens, qui réussirent à faire leur jonction avec les premiers. A neuf hommes, ils réussirent l'exploit sensationnel de faire sauter toutes les réserves d'eau lourde que l'usine possédait à ce moment et à se retirer sans perte. C'est la fin du troisième chapitre.

La tournure déplorable que prenaient les événements militaires pour l'Allemagne incitait ses chefs à activer la réalisation des armes secrètes et, par la suite, à pousser la production de l'eau lourde. Les dégâts causés par le sabotage furent réparés et, un peu plus tard, la production avait de loin dépassé ce qui avait été anéanti précédemment. Les partisans norvégiens furent avertis que le stock et les installations allaient être transportés en Allemagne. Ils réalisèrent alors leur plus audacieux exploit en faisant sauter le ferry-boat qui transportait cette précieuse cargaison. Ainsi se termine le quatrième et dernier chapitre de l'histoire.

Laissons de côté les spéculations auxquelles il est permis de se livrer sur le point de savoir dans quelle mesure cette bataille silencieuse a été déterminante pour l'issue de la guerre : si les combattants ne voulaient se battre qu'assurés de jouer un rôle décisif, ils seraient bien peu nombreux. Mais il est certain qu'il y a là une très belle histoire, et je me souviens que, l'ayant lue quelques mois à peine après la libération, je m'étais instinctivement dit qu'il y avait là matière à un grand film. Jean Marin faisait, par la suite, sur le sujet, un remarquable reportage, qui a paru ici même, les 13 et 20 avril 1946, et qui a servi de base au scénario actuel. De ce fait, celui-ci fait complètement abstraction des trois éléments sur lesquels à peu près tous les films sont fondés : il n'y a pas de vedettes, il n'y a même pas de groupe humain ou de masse, il n'y a pas de décor. Il n'y a qu'une histoire qui ne cherche jamais à exciter par des procédés artificiels l'attention du spectateur. Elle se veut fidèle, et rien de plus.



A BORD DU FERRY-BOAT, DEUX HÉROS DE « LA BATAILLE DE L'EAU LOURDE » PLACENT L'EXPLOSIF QUI DOIT PROVOQUER LA DESTRUCTION.

NOUVEAUX FANIONS DES AMBULANCES

La Fédération nationale des ambulanciers a obtenu le dépôt d'un fanion officiel qui remplacera l'emblème de la Croix-Rouge, exclusivement réservé à présent aux formations sanitaires des armées de terre et de l'air.

Le nouvel insigne des ambulances se compose d'une croix bleue sur triangle jaune

Le nouvel insigne des ambulances.

entouré d'un double cercle bleu et porte l'inscription : « Service d'ambulances ».

De leur côté, les équipes Croix-Rouge de secourisme du département de la Seine ont un nouveau fanion, dont la garde est confiée, par roulement, pour trois mois à l'équipe qui s est le plus distinguée par le nombre d'heures de dévouement et les missions remplies. C'est l'équipe du XII[e] arrondissement qui détient actuellement le fanion.

LA FERMETURE A CURSEUR

Dans un article paru dans le numéro du 17 janvier de notre revue, page 73, sous la signature de Martine Rénier, il est fait mention du terme « fermeture éclair » comme synonyme de fermeture à glissière ou à tirette. A la suite de cet article, la Société anonyme française dite « Fermeture Eclair », dont le siège est à Rouen, 6, rue Stanislas-Girardin, a fait remarquer que les mots « Fermeture Eclair » constituent une marque de fabrique dont elle est propriétaire pour l'avoir régulièrement enregistrée en France les 9 mai 1925 et 10 février 1940 et, internationalement, le 7 décembre 1925.

Cette société fait remarquer que la forme sous laquelle le mot « éclair » a été employé, c'est-à-dire avec un petit *e*, est de nature à faire croire que cette désignation a un caractère générique, alors qu'elle est sa propriété exclusive.

Nous donnons bien volontiers acte à la Société anonyme dite « Fermeture Eclair » de son affirmation.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine - DAN. 91-10
GASTON PASTRÉ
1868-1947
AQUARELLES
Vernissage le 1er Mars 1948

GALERIE BOSC
53, rue La Boétie — PARIS - 8e
Suzanne BERTHET
Peintures jusqu'au 2 mars

LES VENTES

HOTEL DROUOT
TABLEAUX MODERNES
Maillol, Matisse, Picasso, Vuillard.
Salle 1, vente 5 mars (Expo. le 4).
Expert : **M. Schœller - Me Alph. BELLIER.**

PETITES CHRONIQUES

Le livre que vous devez avoir lu si vous vous intéressez à...

LA POLITIQUE CONTEMPORAINE

Paul Marabuto, *les Partis politiques et les mouvements sociaux sous la Quatrième République : historique, organisation, doctrine, activité ;* préface de G. Vidal, directeur des Renseignements généraux (recueil Sirey, 508 pages). C'est une « somme » de la vie politique française depuis la libération, complétée par des statistiques électorales et des tableaux. Le mouvement syndical, ouvrier et patronal y tient une large place : son exposé va jusqu'à la scission de la C. G. T. et la constitution de la Troisième Force. L'auteur donne des précisions sur les associations étrangères en France et leur statut juridique, le problème de l'immigration, etc. Il nous apprend que l'immigration italienne, qui représentait un million d'individus avant la guerre, est tombée au-dessous de 500.000 ; l'immigration polonaise est passée de 500.000 à 416.000 ; l'immigration espagnole, de 400.000 à 300.000 (dont 120.000 émigrés politiques) ; la colonie arménienne représente 100.000 individus.

L'HISTOIRE DE LA GUERRE

René Laborie, *la Guerre par les cartes* (Presses Universitaires de France). Trente cartes commentant l'histoire de la seconde guerre mondiale. Un résumé visuel dense et précis, qui retrace les étapes du gigantesque conflit qui restera dans l'histoire comme la plus longue, la plus dramatique, la plus sauvage des guerres.

L'auteur termine sur une vue des perspectives de paix et appelle de ses vœux une organisation des Nations Unies capable de faire réfléchir les éventuels candidats à une nouvelle « conquête du monde ».

L'HISTOIRE DE FRANCE

Régine Hubert-Robert, *Histoire merveilleuse de la Louisiane française* (Edition de la Maison Française, New York ; Flammarion, 374 pages). « Le 24 juillet 1704 arriva en Louisiane un vaisseau du roi, le *Pélican*, d'où descendirent pudiquement vingt-trois femmes voilées habillées de grisette... Sa Majesté a daigné envoyer ses jeunes filles, d'une vertu connue, pour être mariées à des Canadiens ou autres, afin que la colonie puisse s'établir solidement. » Toutes sont unies en un mois à des Canadiens, qui se montrent enchantés de « leur petite garce à vouèle ». Elles sont vertueuses, mais gourmandes et vaniteuses. N'ont-elles pas remplacé leur cotillon de reps par la « fidèle », la « friponne » et la « modeste », les trois atours qui ballonnent les hanches des dames de qualité ?

Cette chronique de la Louisiane aux XVII[e] et XVIII[e] siècles est un tableau savoureux des épisodes héroïques ou frivoles dont fut témoin la colonie où des seigneurs en brocart d'or se pavanaient au milieu de sauvagesses demi-nues dansant le menuet et la gavotte, jusqu'à cette journée de décembre 1803 où les troupes américaines adressèrent au drapeau français un dernier salut.

ALBERT MOUSSET.

LES GRANDES VENTES : MEUBLES EMPIRE

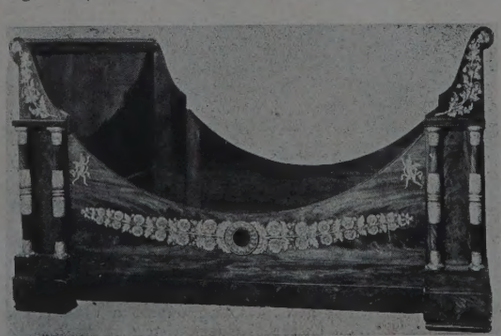
Les meubles d'époque de notre Premier Empire doivent-ils être considérés comme anciens ? Oui si l'on s'en rapporte à l'usage. Non si on les englobe dans la même convention que les livres et les tableaux que l'on dit modernes à partir de 1801.

En fait, ils annoncent l'époque moderne par leur absence de marqueterie, par leur bois, qui est un acajou encore employé actuellement, par leurs bronzes, moins ostentatoires que dans les styles Louis XIV et Louis XV, par la sobre élégance de leur ligne. Le style Empire garde une allure de haut goût.

Ses partisans lui restent fidèles. On l'a bien vu dans la vente marquante provenant en partie du château de Mortefontaine que viennent de diriger Me Etienne Ader et M. Bernard Dillée. Aucune équivoque dans cet ensemble. L'origine était prestigieuse, puisque certains de ces meubles avaient appartenu à Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, et d'autres (si l'on en croit la tradition), au général anglais Wellington, qui vainquit Napoléon à Waterloo.

Bien entendu, ce sont ceux-ci, composant une chambre à coucher, qui ont réalisé la plus grosse enchère, 325.000 francs. En l'honneur de son ancien propriétaire, le placage d'acajou s'était enrichi d'ornements en bronze ciselé et doré d'une stylisation particulière, combinant harmonieusement les pavots, les palmettes, les rosaces et les Amours. L'opulence était aussi dans le nombre : deux tables de chevet et deux commodes ouvrant par deux portes dissimulant trois tiroirs et flanquées de deux colonnes détachées, le tout entourant un lit bateau vraiment impérial.

Il faut retenir les autres prix de cette vente typique, car elle restera une référence pour les meubles d'époque Premier Empire : un secrétaire en placage d'acajou, ornements en bronze à têtes d'Egyptiennes, dessus de marbre noir, 23.000 francs ; un lit en placage d'acajou, les montants ajourés ornés de colonnes à étranglements en bois peint noir et or, caducées, masques de gorgone, palmettes et centaures en bronze, 53.000 francs ; psyché en placage d'acajou, les montants cylindriques bagués de bronze, avec cols de cygnes, palmettes et, au fronton, deux Amours dans des chars tirés par des chèvres, 30.000 francs ; lit de forme bateau en placage d'acajou, les montants en colonnes détachées, bagués de bronze, ornements en bronze doré, 17.200 francs ; commode en placage d'acajou, à trois rangs de tiroirs, têtes d'Egyptiennes en bronze et pieds griffes, 20.000 francs ; console-desserte en placage d'acajou reposant sur pieds antérieurs cylindriques, masque de Mercure, palmettes et couronnes de fleurs en bronze, dessus de marbre, 19.000 francs.



Le lit de la chambre à coucher du général Wellington, qui a été adjugée 325.000 francs par Me Etienne Ader, assisté de M. Bernard Dillée, expert.

Il est difficile de trouver à des prix, en somme abordables, un assemblage plus pur et plus complet de meubles d'une des époques les plus spécifiquement françaises. C'est, en outre, une véritable anthologie de tous les ornements du Premier Empire, que l'on ne jugera pas solennels si l'on se reporte à un temps qui aimait la grandeur et ne craignait pas de l'affirmer.

ANDRÉ FAGE.

COURRIER MUSICAL

De leur voyage dans le Nouveau Monde, les Petits Chanteurs à la croix de bois ont rapporté toute une moisson musicale exotique qui enrichit et pimente leur répertoire. Très entraîné, l'ensemble choral montre une aisance à envier par des professionnels d'âge adulte ; trois délicieux petits solistes s'en détachent : deux soprani et un alto, flûte, violon et violoncelle de cet orchestre vocal. Et l'on comprend, à s'émerveiller de ces voix rares et si fragiles, déjà guettées par la mue, que le paternel gardien s'inquiète de leur assurer quelque repos. Mais ces vacances imposent de renoncer, pour un temps, aux recettes fructueuses des concerts, qui sont la subsistance de la Manécanterie, et c'est un appel presque angoissé que lance, aux amis des petits chanteurs, l'abbé Maillet. S'il est entendu, si les dons généreux affluent, les gentils rossignols pourront, au printemps prochain, ravir encore nos oreilles ; sinon, il faudra dire adieu à ceux qui furent les enfantins messagers de France.

Au pupitre de l'orchestre national, pour la première fois, Igor Markevitch s'est affirmé grand chef ; compositeur audacieux, il a montré qu'on peut, tout en restant dans la meilleure tradition classique, communiquer à une symphonie de Beethoven une chaleur et une vie rythmiques très personnelles ; j'ai moins aimé sa conception fort peu italienne de l'ouverture de *Guillaume Tell*, mais Borodine a compensé Rossini quand des couleurs plus éclatantes, des bondissements plus sauvages que de coutume ont jailli des *Danses du prince Igor*.

La Société des concerts du Conservatoire a exécuté, en première audition, une œuvre d'importance : *Trois Talâ*, d'Olivier Messiaen. On se souvient quel bruit se fit autour des *Petites Liturgies de la présence divine*, où l'on alla jusqu'à mettre en accusation l'orthodoxie religieuse d'un de nos plus grands musiciens mystiques !

Cette fois, si la querelle se ranime, elle se déroulera sur un autre terrain. « Talâ » est un mot hindou qui signifie « rythme », et l'on ne pourra chicaner Messiaen d'employer, pour une forme aussi libre, l'arsenal de timbres insolites — maracas, célesta, ondes Martenot, wood-block — intervenant à titre de « personnages rythmiques ». Tout au plus pourra-t-on observer que le musicien utilise les mêmes personnages à des fins opposées. Cela dit, j'ai trouvé l'œuvre infiniment attirante, et, sauf une petite réserve à propos de l'étrange cadence finale du piano dans la deuxième *Talâ*, je dois dire mon admiration pour Messiaen, en qui je vois un de nos plus grands maîtres.

L. MAURICE-AMOUR.

MYRIAM HARRY
DAMAS
JARDIN DE L'ISLAM
Un vol. : 135 fr.
FERENCZI

LOUIS BROMFIELD
LA COLLINE AUX CYPRÈS
roman
Un nouveau chef-d'œuvre de l'auteur de "LA MOUSSON".
LA TABLE RONDE

ANDRÉ LHOTE. — « *Mirmande* » (1939). (Galerie de France, Paris.)

A TRAVERS LES GALERIES

« De la grande personnalité au génie, il n'y a qu'un point, qu'un trait d'union, c'est de savoir trouver la forme matérielle de son émotion. » Ces paroles de Charles Malfray sont l'explication même de son art.

Malfray, qui fut peu compris de son vivant, et dont l'art — notamment son monument d'Orléans — suscita de violentes polémiques, Malfray, disons-nous, demeure un des grands maîtres de l'art contemporain. Son classicisme est épris de vie et de réalité. Il aime la puissance suggestive des formes, leur permanence dans l'éternité. Point n'est besoin de parler à nouveau de ses sculptures exposées actuellement à la Galerie Edmond-Guérin. Nous avons, par ailleurs, affirmé le génie de ce maître sculpteur, sobre artisan, comme ses ancêtres les maîtres d'œuvre de nos cathédrales et églises de France.

Nous voudrions aujourd'hui attirer l'attention sur Malfray dessinateur. Il pratique surtout la sanguine, et son style sait habilement mêler le classicisme méditerranéen au lyrisme voluptueux, réaliste et, surtout, baroque du poète épris de la beauté vivante des formes.

Cette exposition est un enrichissement pour quiconque aime l'art dans son éternelle beauté.

Oserons-nous dire qu'André Lhote théoricien nuit à André Lhote peintre ? Non. Cependant, ce Méridional, ce lyrique tient à brimer l'exaltation de sa nature par des actes ou des recherches scrupuleusement contrôlés. Il note que « tout objet, si l'on renonce un instant à la connaissance qu'on a de sa forme, de sa couleur et de sa matière, devient source d'images inattendues, dont la captation extasiée fournit à l'imagination poétique du spectateur un tremplin sans précédent ». André Lhote, homme de goût, intelligent et cultivé, a tenté de rétablir le cubisme sur les bases traditionnelles de l'art. Intéressantes sont pour lui les recherches des cubistes. Toutefois, en homme avisé et sensé, il se rend compte que l'art est en perpétuelle évolution ; qu'une évolution lente et progressive est nécessaire au renouvellement des conceptions artistiques, alors qu'une révolution brutale est généralement néfaste, parce que isolée et passagère, donc non durable. Il convient, par conséquent, de retourner au « reconnaissable » dans la forme, et au « compréhensible » dans le sujet.

Ce retour aux apparences est tout à l'honneur de Lhote. Ainsi, son exposition actuelle à la Galerie de France est-elle un réconfort pour ceux qui croient encore à la permanence de l'art et à son éternité.

La Galerie de Berri expose une série de toiles de Camille Bombois. La naïveté est évocatrice quand elle est sincère, aussi ne convient-il pas d'en abuser. Or, Bombois se complaît dans cette fausse naïveté et dans la vulgarité. Pourquoi ? La bêtise et la vulgarité engendrent l'insignifiance. Des couleurs criardes, appliquées sèchement, donnent une apparence d'aigreur à l'ensemble de l'exposition. On ne peut que regretter ce style que ne possède heureusement pas toujours Camille Bombois.

M. S.

Vient de paraître

BERTRAND DE JOUVENEL

PROBLÈMES DE L'ANGLETERRE SOCIALISTE

Une étude passionnante sur l'expérience travailliste

1 vol. in-16 jésus

EDMOND JALOUX

de l'Académie française

Le culte secret

Roman

LA TABLE RONDE

RADIO BRIDGE

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs la chronique de bridge que M. Henri Bastien fait chaque samedi, à 18 h. 18, à la Radiodiffusion nationale, sur l'antenne de Paris-Inter.

Cette causerie se révèle très intéressante, à la fois par la variété des sujets traités (l'A B C du bridge pour les débutants, par Pierre Albarran, donnes intéressantes pour les bons joueurs, problèmes, anecdotes, etc.) et par les personnalités qui viennent l'animer. Nous sommes persuadés que tous les bridgeurs y trouveront leur profit à l'écouter régulièrement.

En même temps, nous rappelons à nos amis que le magazine *le Bridge*, la seule revue de bridge internationale en langue française, publiera chaque mois, à partir de février, les communiqués officiels de la Fédération française de bridge.

Cette revue a au sommaire de son dernier numéro :

L'A B C du bridge contrat, par Dummy ; *un Peu d'imagination et de psychologie au bridge*, par Pierre Albarran ; *Bridge en Chine*, par I. I. Sun ; *Coups difficiles*, par Henry Campbell ; *Grand chelem*, par Philips ; *une Impasse ne réussit qu'une fois sur deux*, par R. Borgerhoff ; *une Injustice*, par P. Detappe.

Le Bridge paraît le 25 de chaque mois, mais ne se vend pas au numéro. Abonn., 200 francs par an, 32, rue Chalgrin, Paris (XVIe) (c. c. p. Paris 1150-20) ; 56, avenue du Roi, Bruxelles (c. c. p. Bruxelles 5505-36).

L'ACTUALITÉ JURIDIQUE

Pour les mutilés (suite) (1)

Revision. — Il y a lieu à revision dans les deux catégories de cas suivantes : 1° Erreur matérielle dans la liquidation ou énonciations inexactes dans les actes produits ; exceptionnellement, quand il y a eu fraude ou prétendu décès d'une personne vivante (art. 78, 79) ; 2° aggravation d'infirmité quand le nouveau degré d'invalidité diffère de l'ancien d'au moins 10 %, sous la condition que cette aggravation résulte des blessures ou des maladies qui ont motivé l'octroi de la pension. La pension revisée est concédée pour une durée de trois ans avant de devenir définitive. Une disposition spéciale vise le cas des militaires ou marins ayant perdu un œil ou un membre (art. 28-30).

Régimes spéciaux. — Les « grands invalides » (titulaires d'une pension d'au moins 85 % d'invalidité) ont droit à des allocations complémentaires allant de 9.600 francs à 110.000 francs. Les « grands mutilés » (aveugles, paraplégiques, blessés crâniens) non titulaires de la carte du combattant jouissent d'un statut spécial assorti d'allocations allant de 19.200 francs à 73.000 francs. Tout pensionné à 100 % pour tuberculose a droit, à charge de mesures préventives contre la contagion, à une indemnité temporaire de 68.900 francs (art. 31-42).

Soins gratuits. — Les pensionnés ont droit aux soins médicaux et pharmaceutiques gratuits et, le cas échéant, à l'hospitalisation, cela sous le contrôle et la surveillance d'une commission départementale, dont les décisions sont susceptibles d'appel devant une commission supérieure. Ils ont encore droit à l'appareillage gratuit et, lorsqu'ils ne peuvent plus exercer leur métier habituel, à la rééducation professionnelle, dont bénéficient également les veuves et les ascendants, avec attribution d'une allocation spéciale, exclusive de toute réduction de la pension (art. 115-136).

Des tableaux donnant les barèmes applicables à ces diverses matières sont annexés à la loi (2).

Conclusion. — Si l'on compare les deux textes, celui de 1919 et celui de 1947, l'on voit que ce dernier est beaucoup plus développé que son aîné — ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il inclut maintes dispositions des nombreux textes modificatifs ou complémentaires. Dans son ensemble, il est plus favorable au pensionné. Les efforts dépensés dans ce sens auprès du législateur, notamment par les associations d'anciens combattants et par leur presse, n'auront donc pas été vains.

Une dernière remarque : en tête de cette chronique, j'ai pu inscrire le mot *droit*. Je veux terminer par un autre mot, corrélatif du premier : *devoir*. Anciens combattants des deux guerres, mutilés, souvenons-nous que, plus que jamais, nous sommes tenus étroitement vis-à-vis du pays que, plus encore que tous autres, nous devons continuer à servir. Droit et devoir ne sont que les deux faces d'une seule et unique médaille.

P.-L. R.

(1) Voir *France-Illustration* du 14 février.

(2) Les chiffres portés dans cette chronique ont été majorés, à dater du 1er janvier 1948, d'environ 30 %. Mentionnons que les mutilés bénéficient encore des dispositions des textes suivants : *loi du 26 avril 1924*, assurant leur emploi obligatoire ; *loi du 10 décembre 1940*, accordant aux titulaires de la carte d'invalidité portant la mention « station debout pénible », un droit de priorité pour l'accès aux bureaux et guichets des administrations et services publics, aux magasins de commerce, et circulaire du préfet de police de la Seine de février 1943.

PHILATÉLIE

Actualité française

Comme nous l'avions annoncé, la série de poste aérienne à surtaxe inaugurée le 19 janvier par l'émission du 50 + 30 fr. *Saint-Exupéry* et du 100 + 70 fr. *Dagnaux* s'est achevée le 23 février par la mise en vente du 40 + 10 fr. *Ader*.

Cette valeur, dessinée et gravée comme

les précédentes par Pierre Gandon, est spécialement consacrée au cinquantenaire du précurseur. C'est, en effet, le 14 octobre 1897, que Clément Ader parvenait à voler quelque temps à Satory, monté sur son appareil l' « Avion III ». Le dessin de Gandon nous montre la silhouette fantastique de l'aéronef aux ailes de chauve-souris, dominant un avion moderne.

On annonce pour cette année l'émission des nouvelles séries « définitives » des *Etablissements français de l'Océanie*, de la *Nouvelle-Calédonie* et de *Wallis et Futuna* ; peut-être, enfin, celle des *Etablissements français dans l'Inde*.

La série courante du *Maroc* a été complétée par la parution des 30 cent. ; 3 et 4 fr. poste, 9, 100 et 200 fr. poste aérienne.

J. BELLAY.

LE BRIDGE (N° 45)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 39

LE MORT : ♠ 8 6 3 2 ♡ A 5 ◇ 9 8 7 3 ♣ V 7 2

entame : ◇ R — NORD (OUEST, EST, SUD)

♠ A R D 7 4 ♡ R 10 3 2 ◇ 4 ♣ A 5 4

Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	passe	2 ♠	passe
4 ♠	passe	passe	passe

Ouest entame du ◇ R, qui fait la levée, et continue par ◇ V.

Pour réussir son contrat, Sud a besoin de 5 ♠ + ♡ A R + ♣ A + 2 ♡ coupés par Nord = 10 levées.

Le meilleur plan est : ◇ V coupé, ♠ A R. Admettons que les ♠ soient 3-1. On continue par ♡ A, ◇ coupé, ♡ R, ♡ coupé et, si ♡ D V ne sont pas tombés, on rentre par ♣ A et coupe encore un ♡.

On réussit le contrat si le même joueur qui avait 4 ♡ au départ a aussi 3 ♠, ou encore si Ouest a, par exemple 3 ♡ et 3 ♠ car, si Ouest coupe le 4e ♡, Nord défausse un ♣ et Nord-Sud ne perdent alors qu'un ♣, un ◇ et un ♡ coupé par Ouest.

Cette donne fut jouée autrement et de la manière suivante :

♠ 8 6 3 2 ♡ A 5 ◇ 9 8 7 3 ♣ V 7 2

♠ V 9 5 ♡ D 9 7 ◇ R D V ♣ D 10 6 3 — NORD (OUEST, EST, SUD) — ♠ 10 ♡ V 8 6 4 ◇ A 10 6 5 2 ♣ R 9 8

♠ A R D 7 4 ♡ R 10 3 2 ◇ 4 ♣ A 5 4

◇ V fut coupé, puis ♠ A R joués, suivis de ♡ A et R et ♡ coupé.

Sud reprit la main avec ♣ A, joua son dernier ♡. Ouest, fort judicieusement, refusa de couper (parce que Nord aurait défaussé un ♣) et défaussa ◇ D, ce qui amena la situation suivante.

◇ 9 8 ♣ V 7

♠ V ♣ D 10 6 — NORD (OUEST, EST, SUD) — ◇ A 10 ♣ R 9

♠ D 7 ♣ 5 4

A Nord à jouer. Comme il est impossible à Nord-Sud de faire plus d'une levée, le résultat de ce jeu peu soigneux fut une de chute.

ECHOS ET NOUVEAUTÉS

NOTE D'ÉLÉGANCE « SPEED »

Voici la luxeuse roue Speed qui donnera à votre voiture une certaine personnalité. Elle est insonore, plus rigide, plus solide, tout en étant plus légère que la roue acier. Ses hautes qualités font l'objet du procès-verbal d'essai n° 1.226 du Centre Technique de l'Automobile. Cette nouveauté s'ajoute aux nombreuses spécialités Speed, la marque bien connue des automobilistes soucieux de leur voiture.

Exigez de votre garagiste cette production des Ets Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. Mai. 87-40.

GAGNEZ 1 MOIS DE CHAUFFAGE SUR 3 MOIS...

... en obturant les interstices de vos fenêtres et portes avec les joints métalliques Benoit.

Vous supprimerez, de cette façon, les courants d'air, les déperditions de chaleur ainsi que les infiltrations de vent, de pluie, de poussière et de bruit.

Cessez de chauffer les nuages et gardez précieusement pour votre home la chaleur que vous avez péniblement accumulée. Votre thermomètre montera de 4 à 6 degrés, ce qui correspond à une économie de chauffage d'environ 35 %.

N'hésitez pas à nous demander notre documentation n° 46. Un de nos techniciens se tient à votre disposition pour étudier gratuitement votre problème et vous fournir un devis sans aucun engagement de votre part.

Écrivez tout de suite aux Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Pro. 27-09.

LES SPORTS MÉCANIQUES VOUS PASSIONNENT

Lisez l'*Automobile*, revue abondamment illustrée et en couleurs. Vous y trouverez traitées toutes les questions qui vous passionnent : l'auto, l'avion, la moto, les hors-bords, le tourisme, etc., et vous serez séduit par la présentation, la haute tenue et l'intérêt considérable de cette revue de qualité. Abonnement : 290 fr. par an pour 12 numéros.

L'Automobile, 6, rue de Milan, Paris (9e).

LA CHASSE... AUX ODEURS

Il est peu d'appartements où les odeurs de cuisine ne se propagent de façon désagréable. Les fumeurs, par ailleurs, ont rarement souci de gêner leur entourage. Heureusement Ozonair permet de détruire les odeurs de cuisine, W.-C., tabac. Générateur électrique d'ozone, cet appareil ajoute à l'atmosphère l'élément oxydant qui les neutralise radicalement. Il se recommande dans les bureaux ou ateliers surpeuplés pour combattre les odeurs *sui generis*. L'ozone se décomposant en oxygène naissant réalise le « grand air » en vase clos, développe l'appétit, facilite le sommeil, améliore l'hygiène. Consommation nulle. Notice franco : Ozonair, 63, rue de Lancry, Paris (10e), Bot. 24-10 et au Salon des Arts Ménagers du 26 février au 14 mars. (Gde nef., Allée centrale, Stand C. 5. B.).

UN LIT EN UNE SEULE PIÈCE ARTICULÉE

Les Établissements Peyron, spécialistes du matériel de camping, ont fait breveter un modèle de lit pliant qui a valu à son créateur la médaille de vermeil à la dernière Foire de Paris. Ce lit, vendu sous la marque « Gep » (déposée), n'est pas seulement destiné au camping. Il peut avoir sa place, comme lit de secours, dans tous les intérieurs. Fait intéressant : de nombreux hôpitaux, cliniques, sanas ont déjà passé d'importantes commandes. Le lit Gep, en une seule pièce articulée, est fabriqué en tube d'acier spécial très léger (il ne pèse que 8 kilos). Il s'ouvre et se replie en une seconde. La toile, en fort coton écru lavable, est renforcée latéralement, avec possibilité de réglage de tension par laçage en dessous, ce qui confère au lit Gep une très grande souplesse.

Documentation, avec reproductions photographiques, adressée sur demande : Établissements Peyron, 4, rue des Mariniers, Paris (14e).

PENSEZ AUX PRIMEURS

Vous avez la possibilité, en prenant dès maintenant vos dispositions, d'avancer la récolte de vos primeurs de plusieurs semaines, ceci en recouvrant vos

semis de châssis Vitrex, lesquels préservent les jeunes plants des morsures du froid tout en accumulant de la chaleur.

Notice FI sur demande à Vitrex, 48 *bis*, rue La Fayette, Paris (Tél.: Pro. 03-03).

GOODYEAR

RESTE LA PREMIÈRE MARQUE DEPUIS 32 ANS

L'atelier le plus grand du monde pour la fabrication des pneumatiques poids lourds vient d'être inauguré dans l'usine n° 1 de la Good year Tire & Rubber Co à Akron (U. S. A.). Dans cet atelier de plus de 400 mètres de long on fabrique 10.000 pneumatiques par jour, battant ainsi tous les records. Les 134 machines qui ont été rassemblées dans cet atelier ont une valeur de plus d'un million de dollars. Elles sont destinées axclusivement à la fabrication des pneumatiques poids lourds de 7 à 14 pouces de profil. D'autres pneumatiques de très grandes dimensions pour les grands travaux de terrassement, pour les tracteurs agricoles, pour les avions sont fabriqués dans d'autres départements de l'usine N° 1 à Akron et aussi dans les usines Good year répandues dans de nombreux pays.

Distributeur pour la France :

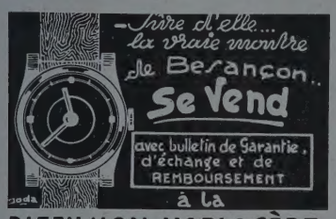
Union automobile tech. & comm., 130, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e). Tél. : Ely. 32-15.

Dépt. Pneu. : 78, Bd. de Reuilly, Paris (12e). Tél. : Did. 78-38.

CULTURE PHYSIQUE - RÉÉDUCATION MUSCULAIRE VARICES

Un quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, Adams-trainer est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique. Cet appareil permet, en outre, de faire chez soi de la rééducation musculaire et osseuse. Nombreuses applications mécanothérapiques : atrophies, séquelles de poliomyélites, coxarthrie, troubles veineux des membres inférieurs, etc.

Gratuitement, vous recevrez la brochure « Beauté, Santé, Jeunesse » en écrivant à Société C. R. A. N., 3, quai Jean-Moulin, Lyon (I. A.).



PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

A VENDRE IMPORTANT DOMAINE FORESTIER chênes s/futaie. Avec les frais : 65 millions. Ecr. seul à M. François CATTA, 50, av. Marceau, 8e. Interméd. abs. exclus.

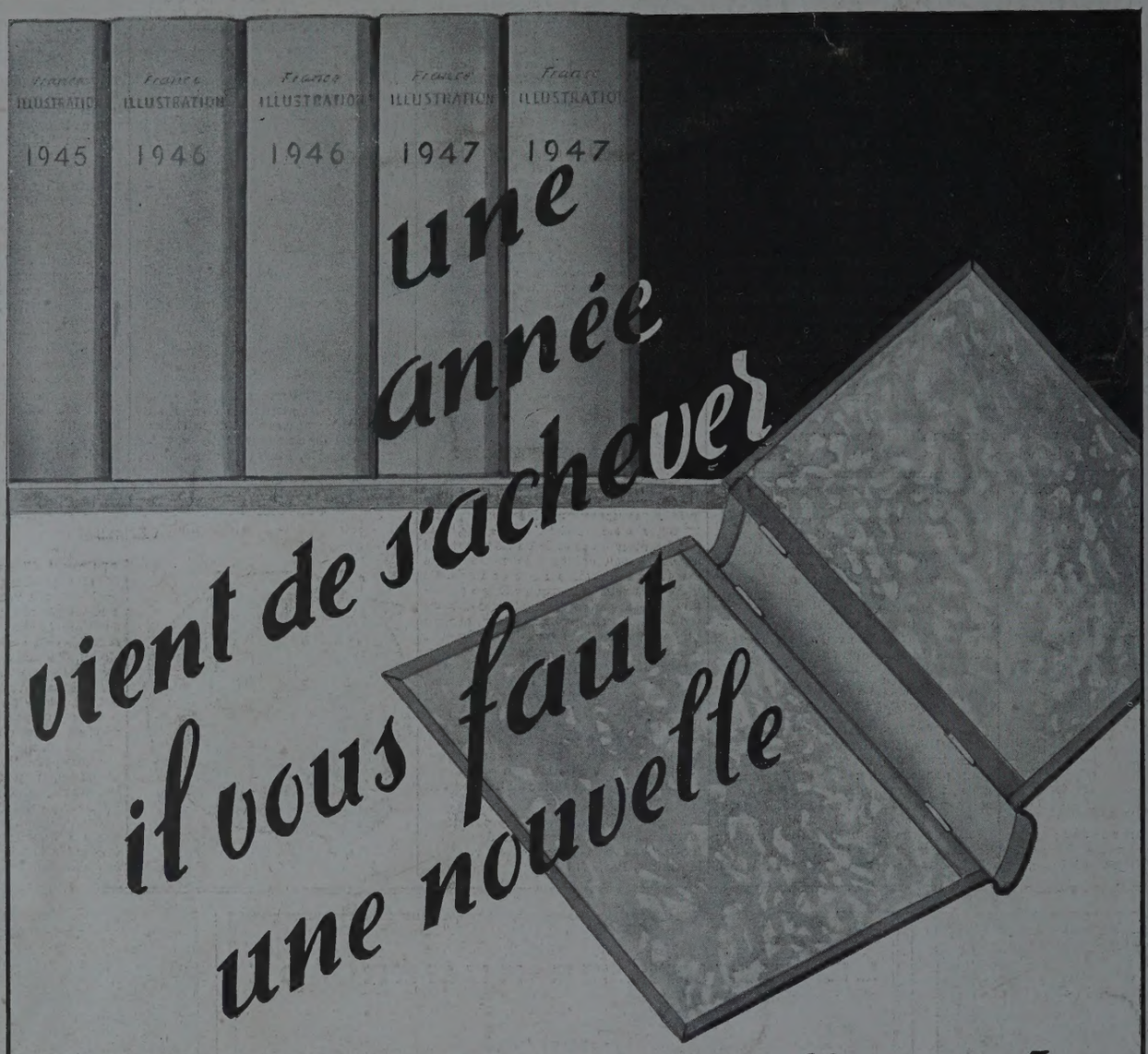
A vendre à SAINT-CLOUD
SUPERBE VILLA 10 pièces princ. Gd confort
Parfait état - LIBRE à la VENTE
Beau jardin 3.000 mètres carrés
VUE panoramique sur PARIS
Mme MEYER-SABATIÉ
9, rue St-Florentin - PARIS (8e)
OPÉ. : 39-91

ILLUSTRATION de 1926 à 1932, à vendre Complète avec Numéros spéciaux. PAUL BACKES, WISSEMBOURG (Bas-Rhin)

LE TREIZIÈME NUMÉRO DE
France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE 15 MARS
Sommaire :
La deuxième partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL
LE RETOUR
Pièce en 3 actes de P.-M. Richard

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

LA MAISON Y. ROUÉ
est acquéreur de
BRILLANTS, PERLES, RUBIS, SAPHIRS ET ÉMERAUDES
61, Boulevard Malesherbes — PARIS



une année vient de s'achever il vous faut une nouvelle

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

(Bie France et Étranger)

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre. . . . . **333** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . . . **339** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire . . . . . **24** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85** fr.

pour **2** reliures. . . . . **105** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.